

PIERRE SAUREL

Autostoppeuses



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 43

Autostoppeuses

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 448 : version 1.0

Autostoppeuses

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1985.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Dévergondées

« Mon cheval pleure, la nuit dans la prairie
Il se sent seul, et puis, il s'ennuie
C'est comme toi mon amour, si tu es loin de moi.
Je te veux près, je te veux près, je te veux dans mes bras »

Le chanteur termina sa rengaine par un semblant de « yoodle » et un accord de guitare, accord final qui sonnait particulièrement faux.

Les applaudissements furent peu nourris. Le chanteur salua, fit mine de sortir de scène, revint comme s'il était rappelé, faisant de grands moulinets avec son chapeau de cow-boy.

– Merci pour vos chaleureux applaudissements. Avant de vous présenter notre seule et unique vedette, artiste de la radio, de la

télévision, du cinéma et du disque, et dont vous brûlez de connaître le nom, mais c'est une surprise (ah ! ah !), voici une nouvelle chanson que j'ai composée et qui dit ceci...

On avait beau monter le son du micro, les murmures de la foule, enterraient complètement la voix du chanteur western.

Comme tous les soirs, il y avait foule au cabaret *La Feuille d'Érable* de Ville de Laval. La maison s'était fait une spécialité de présenter des spectacles westerns, mais ces derniers étaient de moins en moins populaires. Le proprio songeait même à changer la formule des spectacles. « Des danseuses nues, pensait-il, ça attire les gars. En fin de compte, ce sont eux qui boivent le plus. »

Pourtant, il y avait plusieurs filles non accompagnées. Mais la plupart étaient des habituées et semblaient connaître tous les clients.

L'une d'elle, une grande brune à la poitrine opulente qui attirait tous les regards des hommes, fixait, depuis un bon moment, une jeune adolescente à l'air maladif qui était arrivée seule. Elle avait commandé une bière mais y avait à

peine trempé ses lèvres.

La grande brune soudain se leva, se dirigea vers le fond de la salle et s'assit, à la table de la petite blonde tout en lui demandant :

– Ça te dérange pas si je te tiens compagnie ?

La blonde leva légèrement la tête, regarda la fille, puis murmura :

– La place est libre.

– Tu bois pas ? Gerry, apporte-moi un « bloody mary ». Tu veux rien, t'es sûre ?

– Non, je bois pas.

Gerry apporta la consommation à la brune :

– Mets ça sur mon compte, je te paierai à la fin de la soirée.

– T'as besoin.

– T'as pas un maudit mot à dire, j'paye toujours mes dettes.

Lorsque Gerry se fut éloigné, la brune ajouta en riant :

– Quand c'est pas en argent, c'est en nature.

Mais je paye. Je m'appelle Sylvette et toi ?

L'autre ne répondit pas.

– Bon, c'est ça, ferme ta gueule, parle pas et reste toute seule dans ton coin. Fais pas la folle ; depuis tout à l'heure que je te regarde : toi, tu as des problèmes.

– Des problèmes qui ne regardent que moi, répliqua la blonde.

Et comme pour montrer qu'elle possédait, un certain cran, elle vida son verre de bière d'un trait, grimaça et faillit s'étouffer.

Sylvette éclata de rire.

– Tu sais pas boire, ma fille ! Moi, ici, je suis aussi connue que Marie-Madeleine dans la Passion. J'rends souvent service aux filles. J'ai pensé que, seule dans ton coin, tu avais besoin d'aide.

Elle se tourna, exaspérée, du côté de la scène.

– S'il peut arrêter de chialer dans le micro, on va pouvoir jaser.

Enfin, la jeune blonde, les yeux rivés sur son

verre vide, déclara :

– J’m’appelle Louison.,

Sylvette lui tendit la main :

– Salut, Louison. Moi, je déteste les filles qui sont pas en pleine forme. T’as perdu ton chum, je suppose, il t’a sacrée là ?

– Non, j’ai pas d’ami.

L’autre s’écria :

– Who les moteurs ! Fais-moi pas croire qu’une belle fille comme toi, t’as pas de gars qui courent autour de toi.

– Maman m’empêchait de sortir. J’avais un chum... c’était pas le grand amour. L’autre soir, il est venu à la maison. Papa et maman étaient sortis pour la soirée mais ils sont arrivés beaucoup plus tôt qu’on pensait.

Sylvette, très ricaneuse, éclata de rire une fois de plus.

– Ne me dis pas qu’ils vous ont poigné « en flagrant délit » ?

Louison avoua :

– On était nus, tous les deux, on n’a pas eu le temps de s’habiller. Papa a mis mon ami dehors à coups de pied, puis il m’a battue avec une « strappe ». J’ai encore des marques dans le dos. Alors, j’ai sacré mon camp de la maison. J’avais un peu d’argent. Je croyais pouvoir me trouver un emploi à Montréal, mais c’est pas si facile que ça. J’suis prête à faire n’importe quoi. On m’a dit qu’ici, ils engageaient des filles pour danser...

Sylvette offrit une cigarette à sa nouvelle compagne qui l’accepta.

– J’veux pas te faire de peine, mais pour le moment, le boss engage personne. C’est dans ses projets futurs. Et puis, il fera affaire avec des agences. Comme danseuse, tu pourrais pas réussir.

– Oh si, je connais bien la danse et j’ai même suivi des cours de ballet.

– Ici, t’aurais plus de chances de te faire engager si t’avais suivi des cours de « moppe ». Les gars, ça aime les filles avec des gros tétons, comme les miens, toi, t’as l’air chétive... t’es maigre comme un cure-dent qui a déjà servi.

Louison protesta :

– Pas si maigre que ça, tu sauras. Là, je porte une robe ample, mais j'ai rien en dessous et comme brassière, j'prends du 34 C.

– Pas pire, moi, c'est du 38... mais moi non plus j'porte pas de dessous. Ça se tient encore. Tant que mes melons tomberont pas, j'veux qu'on les voie.

Pour la première fois, depuis le début de la conversation, Louison esquissa un semblant de sourire.

– T'as déjà fait l'amour, murmura Sylvette. Je te demande pas de devenir une putain, non. Mais si tu as besoin d'argent, y vient des gars ici qui sont capables de payer. Faut les connaître, c'est tout. Moi, j'manque jamais d'argent et je couche pas tous les soirs avec un gars. Y a des trucs, tu sais... surtout à deux.

Sylvette insista pour que sa compagne accepte un bloody mary et cette dernière finit par accepter.

– T'es ben chanceuse d'avoir des parents, dit

Sylvette. Moi, ils m'ont sacrée dans une crèche et j'ai été élevée par des sœurs. Elles m'écœuraient tellement que je me suis sauvée d'un couvent à dix ans. On m'a reprise, je me suis sauvée encore, j'ai fait de l'école de réforme. J'ai même fait 30 jours de prison.

Cette fois, Louison parut très surprise :

– À ton âge ?

– J'aurai bientôt 20 ans, j'suis pas si jeune que toi.

– J'ai 17 ans, je m'en vais sur 18.

– J'avais volé vingt piastres à un type avec qui j'avais passé la nuit. C'est le genre de gars qui se croit don Juan, qui s'imagine qu'on tombe amoureuse de lui, qui ne paie jamais. Eh bien, aux petites heures du matin, j'ai pris un vingt dans son portefeuille. C'est pas la mort d'un homme. L'hostie, y a porté plainte et j'ai été arrêtée. C'était pas la première fois, alors, j'ai dû faire trente jours. Maintenant, je prends mes précautions. Je retire mon bien-être à tous les mois et pour le reste... j'en manque jamais.

Quelques garçons et des filles vinrent parler à Sylvette qui leur présenta sa nouvelle amie. Lorsque le groupe se fut éloigné, Sylvette reprit :

– Si je comprends bien, t’as pus une maudite cenne noire ?

– Presque plus rien, deux ou trois dollars.

– Mais t’es riche, moi, j’ai pu rien. T’as l’intention de retourner chez vous ?

– Jamais, cria Louison.

– Si t’as du front, je te propose un marché. Ça a jamais manqué, surtout à deux.

– Quel marché ? demanda Louison, vaguement intéressée.

– On sort. Deux filles comme nous, c’est facile de faire stopper un gars. T’as dû sûrement faire de l’autostop. On choisit les voitures, on n’arrête pas n’importe qui. Faut un gars seul, une belle voiture, un homme pas trop jeune. Les vieux, dans les quarante ans, ça marche toujours ; des petites jeunes, ils aiment ça. D’ailleurs, tu me laisses faire le travail, je te le prépare de la belle façon, y peut pas refuser. Il nous conduit dans un

motel, toutes les deux. On fait l'amour ; une orgie, les hommes adorent ça. Puis, on l'assomme, on prend son fric...

Louison voulut se lever.

– Jamais de la vie, je suis pas une voleuse !

– T'énerve pas, le cure-dent. Je te le dis, y a pas de risques. Avant que le gars puisse porter plainte, on est loin.

– Loin ?

– Évidemment, on prend sa voiture. J'sais conduire. Alors, on se « pousse ». On abandonne l'auto dans une petite rue et le tour est joué. Le type rapportera son char volé à la police, mais s'il est marié, y osera jamais raconter aux policiers qu'il a fait l'amour avec des adolescentes, surtout une fille de dix-sept ans.

Mais Louison ne voulait pas entendre parler de vol.

– J's'rais pas capable, j'suis trop nerveuse.

– Bon, on n'en parle plus. Oublie ce que je t'ai dit. T'as aimé ça le bloody mary ?

– Oui, c’est bon.

– Lâche la bière, ça donne mauvaise haleine, je vais te commander autre chose.

– J’ai pas d’argent, toi non plus.

Sylvette se mit à rire :

– T’inquiète pas, Gerry va m’en avancer. Quand je lui dois trop, je passe une couple d’heures dans une chambre avec lui, ça le satisfait. Y est pas heureux avec sa femme, une sainte nitouche qui fait pratiquement rien. Avec moi, il a tout ce qu’il veut.

Et elle commanda une autre boisson, cette fois, beaucoup plus corsée.

Louison la but assez rapidement. La tête lui tournait, mais elle avait du plaisir. Des jeunes l’avaient invitée à danser, pour la première fois depuis des semaines, elle s’amusait.

– Faut que t’en profites, demain, ce sera moins rose, sans un sou, lui répétait Sylvette. Moi, j’en aurai en quantité. Je connais trois ou quatre filles qui sont prêtes à m’accompagner.

Vers une heure du matin, Sylvette se leva :

– Tu vas m’excuser, faut que je trouve une compagne. Si j’attends plus tard, je risque de ne pas trouver la poire que je désire ; il y a moins de voitures.

– Attends, fit brusquement Louison. Tu m’assures qu’il n’y a aucun danger ?

– La semaine dernière, Lili et moi, on a fait plus de cent cinquante piastres en une « shot ». Le type n’a pas rapporté l’histoire à la police. Je me suis informée. Il a dit que des jeunes gens lui avaient volé sa voiture, c’est tout.

Louison possédait un *Journal de Montréal*, acheté le matin.

– Tiens, passe-moi le journal. Regarde partout, lis les articles, jamais tu n’entends parler d’attaques comme la nôtre, jamais de plaintes et... ça par exemple !

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Michel Beaulac, le grand Mike, qui s’est marié à une Japonaise ! J’ai mon voyage !

– Un type que tu connais ? demanda Louison.

– Je l’ai connu, mais ça fait près de trois ans. Il

se tenait avec des « gangs ». Un beau grand gars. J'aurais aimé faire l'amour avec lui, mais il me trouvait trop jeune. Il m'appelait « la petite fille ». Il me croyait innocente, j'aurais pu lui en montrer, même si j'avais dix-sept ans. Ce gars-là, y était dans la police, mais y a perdu sa place. Il avait tué un homme. Ensuite, tu as entendu parler du Manchot ?

Louison haussa les épaules :

– Non, connais pas !

– C'est un détective privé. Y a rien qu'un bras. Il a engagé le grand Beaulac. J'peux pas croire qu'il s'est marié.

Elle tourna la page du journal.

– Fouille partout, ma fille et nulle part t'entends parler de filles qui ont attaqué des hommes, surtout après une orgie. Alors, tu te décides ?

Louison se leva.

– Rendue où j'en suis. Pourquoi pas ? J'espère qu'on aura un homme avec de l'argent.

– Fie-toi sur moi pour ça.

Elles sortirent du cabaret et s'avancèrent dans la nuit, en direction du nord, sur le boulevard des Laurentides. Enfin, elles s'arrêtèrent à un endroit vaguement éclairé.

– Laisse-moi faire, tiens-toi près de moi et surtout, dis pas un mot.

Sylvette se plaça sur le bord du chemin, de profil, afin de mettre en valeur sa volumineuse poitrine. Lorsqu'elle vit s'approcher une voiture, elle fit un signe.

L'auto s'arrêta. Deux jeunes gens se trouvaient à l'intérieur.

– Nous allons en Abitibi, ma sœur et moi, allez-vous jusque-là ?

– Non, mais on peut te donner une petite « ride », la belle.

– C'est pas ça qui m'intéresse. Laissez-nous tranquilles.

Et la voiture s'éloigna. Il en passa deux autres, l'une contenant un couple, une femme et son mari et l'autre un type dans la vingtaine. Chaque fois, Sylvette trouvait une excuse.

Enfin, une grosse voiture noire, une Cadillac, s'arrêta. Un homme, les cheveux grisonnants, fort bien mis, se pencha vers la portière de droite qu'il ouvrit.

– Où allez-vous ? demanda Sylvette.

– Je me dirige vers Rawdon.

– C'est merveilleux, nous voulons passer la fin de semaine dans les Laurentides, ma sœur Louison et moi. On peut monter ?

– Certainement.

Sans hésiter, Sylvette ouvrit la portière arrière, laissa grimper Louison, referma la portière et prit place sur la banquette avant.

L'homme mit aussitôt la voiture en marche.

– Attachez votre ceinture, fit le conducteur.

– Je déteste ça, on ne peut pratiquement pas bouger. J'aime beaucoup m'approcher du conducteur, fit la jolie brune d'une voix langoureuse.

Mais elle boucla quand même sa ceinture de sécurité, puis elle continua de questionner

l'homme habilement.

– Vous avez une belle voiture ; vous devez être voyageur et votre char vous est fourni par la compagnie.

L'homme se mit à rire.

– Vous faites erreur, je suis un homme d'affaires et cette voiture est à moi.

– Oh, dans ce cas, vous devez avoir un chalet dans les Laurentides où vous attendent votre épouse et vos enfants.

– Dites donc, c'est un questionnaire en règle ? Oui, je possède un chalet à Rawdon. Mais ma femme et mon fils sont demeurés à Montréal. Demain, je dois recevoir des hommes d'affaires à mon chalet, alors, ma femme a préféré demeurer dans la métropole.

Sylvette se retourna et lança un clin d'œil à sa compagne. Ça augurait fort bien. On pouvait difficilement chercher une meilleure victime.

– Et vous deux, puis-je savoir où vous vous rendez ? demanda l'homme d'affaires.

– Dans les Laurentides, nous n'avons pas

d'endroit précis. On travaille, Louison et moi, mais pas régulièrement. De temps à autre, je danse nue dans les clubs et Louison est serveur aux tables, mais comme je vous ai dit, nous ne sommes pas régulières.

Louison lança en riant :

– On préfère la liberté. Vive la liberté !

– Excusez-la, fit Sylvette, (elle a pris quelques verres et ça la fait rire. Vous nous ferez descendre où vous voudrez. On trouve toujours quelqu'un pour nous faire monter. Mais on refuse souvent.

– Pourquoi ?

– Les jeunes n'ont qu'une idée en tête, nous conduire dans une chambre et s'amuser. Remarquez, on n'est pas contre, bien au contraire. Qui, pensez-vous, paiera pour notre séjour dans les Laurentides ? On n'a pas besoin d'une « cenne » pour voyager. Mais ces jeunes adolescents nous font peur, bien souvent. Ils se croient tout permis. Moi, je préfère de beaucoup les hommes d'âge mûr, ils sont plus sérieux.

Sans que le conducteur s'en rende compte,

Sylvette avait détaché sa ceinture. Elle s'était rapprochée de l'homme. Sa jupe avait remonté assez haut pour laisser voir ses cuisses. Elle bougea la jambe gauche, touchant légèrement celle du conducteur. Quelques secondes plus tard, Sylvette appuyait sa jambe sur celle de l'homme. Il ne bougea pas.

– Il y a deux semaines, un homme très gentil nous a invitées chez lui, Louison et moi. On s'est bien amusées, il nous a servi à boire, on a fait l'amour, à trois. C'était sa première expérience. Imaginez, quand on est parti, il a voulu nous payer comme si nous étions des putains. J'ai refusé. Ce n'est pas notre genre.

Elle se retourna, regarda Louison, puis demanda :

– Tu t'endors ?

– Un peu, murmura la jeune blonde.

– Moi pas, mais je suis légèrement fatiguée. Je puis appuyer ma tête sur votre épaule ? demanda-t-elle à l'homme.

– Si nous étions à l'heure de pointe, je dirais

non ; mais dans les circonstances, ça ne me dérange aucunement.

Sylvette se rapprocha encore du type, appuya la tête sur son épaule et ferma les yeux. Quelques instants plus tard, l'homme crut qu'elle s'était endormie. Il arrêta son regard sur sa cuisse, ses yeux remontèrent et admirèrent le galbe parfait des gros seins de la fille. Juste à ce moment. Sylvette remua légèrement, souleva sa main droite et d'un geste machinal, la laissa retomber sur la cuisse de l'homme. Le geste avait paru si naturel que le type la croyait toujours endormie.

Soudain, il sentit la main de Sylvette remonter légèrement sur sa cuisse. L'homme recula instinctivement sa jambe.

– Vous ne dormez pas ? demanda-t-il.

– Non. J'espère que vous êtes bien éveillé ; vous aussi, c'est vous qui tenez le volant.

Tout en parlant sa main avait remonté un peu plus et elle toucha les parties génitales du conducteur.

– Est-ce bien prudent de conduire dans cet

état ?

Il ne répondit pas mais esquissa un sourire.

– Comment vous appelez-vous ?

– Édouard, mais tout le monde m'appelle Eddy ou Ed.

Il y eut un long silence. La voiture filait maintenant plus lentement. Sylvette se déplaça encore une fois et, il sentit les seins, durs comme du roc, toucher son bras. Instinctivement, il se déplaça.

– Il est tard, murmura Sylvette. J'ai bien peur qu'il nous faille passer la nuit à la belle étoile... à moins que vous nous invitiez à votre chalet.

Et la main se resserra sur la cuisse du conducteur.

– On n'est jamais trop fatiguées pour... la chose. Vous comprenez ?

L'homme se redressa. Il hésitait. Il ne savait que répondre.

– Vous avez des parents ?

– Non, nous sommes orphelines. Nos parents

sont morts dans un accident de voiture, il y a deux ans, depuis, on se débrouille comme on peut, Louison et moi.

Elle jeta un coup d'œil à l'arrière :

– Louison semble dormir. Faut que je la surveille, si je l'écoutais, elle passerait ses journées au lit, à faire l'amour. C'est une nymphomane, jamais satisfaite. Elle épuise tous ses amis. Moi, je suis plus raisonnable... aussi chaude sûrement, mais plus raffinée.

Enfin, le conducteur répondit :

– Je ne puis vous inviter à mon chalet. On me connaît trop bien dans le coin. Je ne suis pas non plus le genre que vous fréquentez. Je ne m'arrêterai pas sur une route déserte pour m'amuser avec vous. Des femmes, j'en ai comme ça qui tournent autour de moi.

– Je vous crois facilement.

– De plus, je suis très fatigué. Je crois que je vais me reposer en route. Dans les motels, il y a toujours deux lits, si vous voulez en partager un avec votre sœur, ça m'est égal. Moi, je dormirai

dans l'autre !

Sylvette songea :

« Va faire croire à d'autres que tu vas dormir seul. Mais tu es trop gentleman pour admettre que tu veux t'amuser. »

– Arrêtez-vous une seconde, fit brusquement Sylvette.

– Pourquoi ?

– Arrêtez-vous.

La voiture se rangea sur l'accotement.

– Je veux vous remercier de votre offre, fit Sylvette.

Elle passa ses bras autour du cou de l'homme, lui offrit ses lèvres. Il l'avait à peine effleurée que déjà, les lèvres de Sylvette s'entrouvraient, les langues se nouèrent. Le baiser fut long, passionné. La main de l'homme toucha même le sein gauche de Sylvette. Elle se dégagea aussi rapidement qu'elle s'était rapprochée.

– Nous acceptons votre offre, dit-elle.

Il remit la voiture en marche. Sylvette

murmura en souriant :

– Non, vous ne vous êtes pas trompé, je ne porte rien sous ma blouse. Tout est bien à moi.

Une affiche de motel brillait dans la nuit.

– Je vais stationner plus loin que le bureau. Ne vous montrez pas, je vais retenir une unité.

Sitôt qu'Eddy se fut éloigné, Sylvette se tourna vers l'arrière :

– Tu dors ?

– J'ai sommeillé, je me suis éveillée tantôt, quand il s'est arrêté sur le bord de la route.

– Je voulais savoir à quoi m'en tenir, j'aime pas perdre mon temps. Il nous a invitées au motel, il dit qu'il y a deux lits.

Et Sylvette éclata de rire.

– Pour moi, il n'y en aura qu'un seul de défait.

Bientôt, Eddy revint, remonta dans sa voiture et alla stationner à l'arrière du motel.

– Dès que j'aurai ouvert la porte, vous entrerez rapidement.

Il descendit de voiture. Sylvette s'empressa de prévenir Louison.

– Je lui ai dit que tu étais une nymphomane, jamais satisfaite en amour. Alors, faut que tu me donnes raison. Et s'il te demande ton âge, dis-lui dix-huit ans, presque dix-neuf. Autrement, il aura peur.

Eddy leur fit signe de venir. En vitesse, les deux filles se glissèrent dans le motel et l'homme referma la porte derrière elles.

– Vous voulez boire quelque chose ? J'ai de la boisson dans le coffre arrière de la voiture.

– Pas moi, fit Sylvette, et Louison en a assez pris. Mais, ne vous gênez pas pour nous.

– Non, non, je n'ai pas soif.

Louison était allée s'asseoir sur le bord d'un des lits. Sans perdre une seconde, elle détacha et enleva sa robe. Elle ne portait qu'une petite culotte de nylon. Elle était fort bien tournée, une taille très mince, fine, qui faisait ressortir sa poitrine. Eddy voulut enlever son veston.

– Non, laissez-moi faire, murmura Sylvette.

J'adore dévêtir un homme et je m'occupe toujours fort bien de ses vêtements.

*

Eddy était épuisé. Jamais il n'avait rencontré de femmes aussi insatiables. Elles l'avaient caressé de toutes les façons imaginables, puis il avait fait l'amour avec Sylvette et maintenant, elle semblait dormir.

– On devrait se reposer, murmura l'homme, en cherchant à repousser Louison.

– Jamais... pas tout de suite. Moi aussi, je veux faire l'amour. T'inquiète pas, je vais te ramener à la vie, moi.

Louison jouait bien son rôle de femme insatisfaite. Pendant que Sylvette et Eddy faisaient l'amour, Louison s'était mise à caresser avidement les seins de sa compagne.

« La petite dévergondée, avait songé Sylvette, elle aime autant les femmes que les hommes. Moi qui la croyais un petit ange. Il est vrai que c'est

loin d'être désagréable. »

Couchée sur le second lit, Sylvette faisait mine de dormir mais elle observait sa compagne. Celle-ci s'acharnait sur le bon samaritain qui leur avait donné la chance de se rendre dans les Laurentides.

Bientôt, le couple s'étendit sur le lit. Eddy était en sueurs. Quant à Louison, elle semblait déchaînée. Sans bruit, Sylvette se leva. Le couple qui s'ébattait sur l'autre lit ne s'en rendit pas compte.

La jolie brune s'empara d'un épais cendrier de verre, un cendrier fort pesant. Elle s'approcha du lit et frappa durement l'homme à la nuque. Eddy poussa un faible cri et tomba inerte sur Louison.

– Vite, habillons-nous, fit Sylvette, perdons pas de temps.

En moins de trente secondes, la brune s'était vêtue. Louison mit plus de temps, elle dut tout d'abord déplacer le corps inerte. Pendant qu'elle passait sa robe, Sylvette vidait les poches de l'homme.

Dans la poche arrière droite, elle trouva un porte-monnaie qui semblait fort bien garni. Elle ne prit pas le temps de retirer l'argent et glissa l'étui de cuir dans son sac à main.

– Voyons, où sont ses clefs de voiture ? s'impatienta Sylvette.

Louison tremblait. Elle était devenue subitement nerveuse.

– Sauvons-nous, vite.

– Attends, ajouta Sylvette. Ses clefs doivent être dans la poche de son veston.

Elle y étaient en effet. Sans bruit, les deux filles sortirent du motel. Il n'y avait qu'une seule voiture stationnée à l'arrière. Sylvette s'installa derrière le volant pendant que Louison se glissait à ses côtés.

– Tu crois qu'il n'y a pas de danger ?

– Ah ! Je t'en prie, ta gueule !

Sylvette mit la voiture en marche et n'alluma les phares que lorsqu'elle fut sur la grand-route.

– Où allons-nous ? demanda Louison d'un ton

inquiet.

– Nous rentrons à Montréal. Une grande ville, y a pas de meilleur endroit pour se cacher. Trouver deux filles, une blonde et une brune, dans une ville comme Montréal, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Sylvette était excessivement prudente. Ce n'était pas le temps de se faire arrêter par les policiers de la route.

– Fouille dans mon sac, ordonna Sylvette. Tu trouveras le porte-monnaie de notre bonhomme. Remets-moi les enregistrements de la voiture. J'ai mon permis de conduire. Si jamais nous étions arrêtées, je dirai aux policiers que mon beau-père m'a prêté sa voiture, c'est aussi simple que ça.

Louison sortit les enregistrements du porte-monnaie et Sylvette plaça le dépliant sur un porte-documents, attaché au pare-soleil.

– Notre homme s'appelle Édouard Bercy, fit Louison.

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Compte plutôt l'argent, c'est ça qui m'intéresse.

Un moment plus tard, Louison émettait un petit sifflement.

– On a frappé le jack-pot ! s'écria-t-elle. Il y a des billets de cent dollars.

– Combien ?

– Attends, laisse-moi compter... il y en a sept... et des cinquante, des vingt, des dix, toute une palette.

Elle fit le total.

– Mille cent vingt-six dollars, exactement.

Sylvette poussa un cri de joie.

– C'est mon meilleur coup. Plus de cinq cents chacune. Écoute, Louison, c'est moi qui l'ai frappé. S'il y a des troubles à y avoir, c'est à moi qu'on s'en prendra. Garde cinq cents dollars et laisse-moi la balance.

– Je peux pas croire que j'ai eu le cran de faire ça. Et la voiture, pourquoi on essaie pas de la vendre ?

Sylvette lui jeta un coup d'œil :

– T’es folle ! Tu deviens trop gourmande. Si on cherchait à vendre la voiture, c’est là qu’on se ferait prendre et...

Soudain, la jolie brune lança un sacre retentissant.

– Qu’est-ce que tu as ? demanda Louison.

– Mon bracelet, j’ai perdu mon bracelet, il a dû se détacher dans le lit.

– Une bonne valeur ?

– Ça n’a pas d’importance, la valeur ! Mais mon nom ; Sylvette Dugas y est gravé.

Louison tenta de la rassurer :

– Bah, ton adresse n’y est pas ?

– Non.

– T’as pas à t’en faire. Et puis, tu l’as dit, notre bonhomme, qui est marié, n’osera jamais porter plainte. Il dira probablement aux policiers qu’il a été attaqué par des voyous. Il n’admettra jamais qu’il a conduit deux adolescentes au motel.

– Tu as raison, mais quand même, j’aime pas ça. Si notre bonhomme avait l’idée de nous rechercher, comme il nous a fait monter non loin de la Feuille d’Érable, il pourrait avoir l’idée d’aller se renseigner là et au cabaret, on me connaît fort bien !

II

Document explosif

Sylvette décida d'abandonner la voiture dans une petite rue de l'est de la ville.

– Ici, il y a de nombreuses autos stationnées toute la journée. Ça n'attirera pas l'attention.

Elle descendit de voiture, suivie de Louison. Mais cette dernière ouvrit la portière arrière.

– Qu'est-ce que tu fais ? Faut pas s'attarder.

– Je sais, mais quand j'étais assise à l'arrière, j'ai vu une serviette de cuir, bien bourrée. Il y a peut-être de l'argent dedans.

Elle prit la serviette. Quelques instants plus tard, les deux filles se retrouvaient dans la rue Sainte-Catherine, déserte à cette heure-là, dans ce secteur de la métropole.

– Tu vas venir coucher chez moi, dit Sylvette

et demain, on te trouvera un petit appartement.

Elles décidèrent enfin de héler un taxi. Une fois à l'appartement de Sylvette, situé au Carré Saint-Louis, les deux filles ne tardèrent pas à s'endormir d'un sommeil de plomb.

Le lendemain matin, lorsque Louison s'éveilla, Sylvette était déjà debout et préparait le déjeuner.

– Va prendre ta douche, je t'ai sorti une serviette propre.

Lorsqu'elles eurent terminé leur repas, elles se mirent à la recherche d'un appartement pour Louison. On trouva une toute petite chambre, mais confortable et à un prix raisonnable.

Louison, une fois installée, ouvrit rapidement la serviette.

– On a perdu notre temps, ce sont des documents, pas autre chose. On s'en débarrasse ?

– Cache-la, on ne sait jamais, on peut obtenir une récompense si jamais on pouvait retrouver notre type. On connaît son nom et... Au fait, j'ignore le tien, tu t'appelles Louison qui ?

– Louison Langelier.

Sylvette nota le nom sur une carte de visite, y ajouta l'adresse et le numéro de téléphone de la « maison de chambres ».

– Tiens, je te laisse mon numéro également.

Elle inscrivit son nom et son numéro de téléphone. Les deux filles se séparèrent. Louison voulait se trouver du travail et Sylvette avait des amis à rencontrer.

Ce n'est que deux jours plus tard que Sylvette se rendit à la chambre de Louison. La jeune fille venait tout juste de se lever.

– Je travaille de nuit, comme serveuse, dans un bar. C'est assez payant, fit la jeune blonde.

– Pas autant que notre petit voyage dans les Laurentides.

– Non, mais je crois que je serais incapable de recommencer.

Sylvette alluma une cigarette.

– Hier, j'ai téléphoné à un type que je connais, dans la police. La voiture de notre dénommé

Bercy n'a pas été rapportée volée. Alors, je suis retournée dans l'est. L'automobile est toujours dans la même rue.

Louison étudia son amie :

– Ça semble te tracasser ?

– Pas outre mesure. Je me demande seulement pour quelles raisons Bercy n'a pas rapporté le vol. Il doit pourtant rechercher sa voiture. J'aime pas ça, aussi, je vais la rapporter moi-même. Tu comprends, notre homme a peut-être retrouvé le bracelet et a pu se lancer à notre recherche. Si je donne l'alerte, c'est la police qui s'occupera de l'affaire et retrouvera Bercy. On lui remettra sa voiture et tout sera dit.

Louison cependant se demandait comment Bercy expliquerait son silence.

– Bah, je ne m'en fais pas pour lui, fit Sylvette avec un haussement d'épaules. Ces gens riches ont souvent plusieurs voitures. Alors, il est facile pour eux de prétendre qu'ils ne savaient même pas qu'une de leurs voitures avait été volée.

Sylvette sortit de l'appartement. Louison la

suivit. Au bas de l'escalier se trouvait un téléphone public.

– Surveille les environs, fit Sylvette, j'aimerais pas qu'on entende notre conversation.

Elle signala le numéro d'appel de la police.

– Je voudrais rapporter une voiture suspecte. Moi, j'habite dans la rue...

Elle donna le nom de la rue. Sylvette réussissait assez bien à changer sa voix. On pouvait la prendre pour une femme dans la cinquantaine.

– Mon mari a l'habitude de stationner sa voiture devant la maison, or, depuis deux jours, une grosse voiture de millionnaire, genre Rolls-Royce, est là. Ça se croit tout permis, ça prend la place des autres, ces maudits parvenus, moi, j'en ai plein l'dos pour pas vous dire d'autre chose. J'veux que cette auto-là décolle, vous comprenez ? Une rue, c'est pas un stationnement.

– Votre nom, madame ?

– Laissez faire mon nom, vous allez le donner au gars riche, puis y me fera du trouble. Je

connais trop bien la police. Les riches ont droit à des faveurs avec vous autres. Débarrassez-nous de ce char-là. Y est trop beau, ça gâte le paysage. Ici, on est habitué aux cambuses, à la fumée des huiles de l'est, à la senteur puante, pas aux voitures de millionnaire.

Et elle raccrocha. Louison éclata de rire. Toutes les deux s'amusaient comme des folles.

– T'as vu ça, je leur « z »ai dit ce que je pensais ! Un peu plus tard, j'appellerai mon chum, dans la police et je saurai si l'auto a été ramassée et ce qu'a dit le propriétaire.

Toutes deux retournèrent à la chambre de Louison. Sylvette s'assit sur le lit et demanda :

– Où as-tu mis la serviette de cuir ? J'aimerais jeter un coup d'œil aux documents. Si notre type n'a pas porté plainte, c'est peut-être qu'il craint que la police mette la main sur certains papiers importants.

Louison se pencha, presque à plat ventre et sortit la serviette de cuir de dessous le lit. Elle s'assit à côté de Sylvette. Cette dernière sortit la

pile de documents.

– Des copies de lettres, des factures, des comptes...

– Bah, laisse ça, fit Louison, ça n'a aucune valeur.

La petite blonde se rapprocha un peu plus de sa compagne et de sa main droite, lui caressa les cheveux.

– J'aimerais avoir des cheveux aussi souples que les tiens.

Mais la main vagabonde s'attardait derrière les oreilles de Sylvette, caressant, effleurant le lobe, puis l'intérieur de l'oreille.

– Arrête ça, murmura Sylvette, j'ai du travail.

– Ça te plaît pas ?

– Oui, même trop. Ça m'empêche de me concen... tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

Louison brusquement cessa sa caresse.

– Tu as trouvé quelque chose ?

– Peut-être. Des chiffres qui ne semblent n'avoir aucun sens. Mais ce sont des centaines de

milliers de dollars... et regarde cette lettre. Elle est adressée à monsieur Édouard Bercy. Pour moi, c'est lui qui a dû la dicter.

Et elle lut à haute voix :

« Dans l'affaire des projets BL2-BX3-CM4-DF1... (et il y en a deux lignes comme ça !), nous avons tous participé à la préparation de l'estimé des coûts, nous avons partagé, par la suite, la somme de \$ 289 850.00, soit le surplus que nous avons réussi à détourner. Édouard Bercy a mené l'opération. Si jamais il lui arrivait d'être arrêté pour détournements ou fabrication de faux documents, nous sommes tous aussi responsables que lui dans ces affaires qui, une fois terminées, rapporteront plus d'un million de dollars. »

Louison demanda :

– Mais qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

– J'suis pas une savante ou une experte en affaires mais Bercy s'occupe de projets de plusieurs millions, avec les hommes qui ont signé cette feuille, il a gonflé des prix, fait des détournements. Y voulait pas être le seul à payer

si jamais il se faisait prendre. On rit pas, ça parle de millions. Bercy a pris ses précautions, il a fait signer cette feuille par les autres pour se protéger... et c'est nous, ma fille, qui avons ce document qui vaut son pesant d'or. Tu comprends, maintenant, pourquoi notre « maquereau » n'a pas rapporté le vol de sa voiture à la police. Il avait peur qu'on découvre ce document compromettant.

– Quand la police va lui ramener sa voiture, fit Louison, il constatera que sa serviette de cuir est disparue...

– Il se lancera à notre recherche, lança Sylvette.

– Mais non, il croira que ce sont les policiers qui ont conservé la serviette.

Louison ramassa les documents qu'elle remit dans la serviette.

– T'as peut-être plus d'expérience que moi. Jamais je n'aurais eu l'idée de commettre un tel vol, dit-elle à sa compagne. Mais tu es beaucoup plus tendue. Tu oses, c'est vrai, mais une fois

l'acte commis, on dirait que tu es craintive.

– Pas craintive, protesta Sylvette. Je n'ai jamais eu peur.

– Tu es tendue, beaucoup trop. Il faut que tu te détendes.

Et en appliquant une légère pression sur l'épaule de Sylvette, la jeune Louison la força à s'étendre sur le lit.

– Laisse-moi faire, un petit massage, ça calme, fais-moi confiance.

Et les mains de la plus jeune glissaient sur le corps voluptueux de la brune. Louison releva la blouse, ses mains effleurèrent, puis caressèrent les seins de sa compagne. Et lorsque les doigts s'infiltrèrent sous la jupe pour toucher aux cuisses, Sylvette gémit malgré elle.

– Oh ! oui, oui, se surprit à murmurer la jolie brune.

Et pendant de longues minutes, les deux femmes s'abandonnèrent. Sylvette, passive au début, rendit caresse pour caresse. Lorsqu'enfin, épuisées, les sens apaisés, les cheveux décoiffés,

les deux femmes se relevèrent, Sylvette prit la serviette de cuir.

– Je veux pas que tu coures des risques inutilement, dit-elle. J'emporte la serviette avec moi. Si jamais je touche un gros montant, tu en auras une bonne part, fie-toi sur moi.

Louison s'écria :

– Faut que je rencontre le patron du restaurant où je travaille. Il veut me parler. Je suis en retard. Je crois qu'il va m'offrir un meilleur emploi.

Sylvette haussa les épaules.

– Moi, je serais incapable de me morfondre comme tu le fais. C'est si facile de faire de l'argent, je te l'ai prouvé. Et puis, en travaillant, tu vas perdre ton chèque de bien-être. Si le gouvernement est assez cave pour payer des jeunes comme nous à ne rien faire, pourquoi pas en profiter ?

Les deux filles sortirent ensemble de la maison. Sylvette retourna immédiatement à son appartement.

En entrant, elle se rendit compte que la pièce

avait été minutieusement fouillée.

« Quelqu'un est entré et c'est sûrement pas la police, se dit-elle. Ce ne peut être que Bercy ou ses complices qui veulent remettre la main sur le document explosif. Ils ont pu trouvé mon adresse. »

Sylvette devinait ce qui s'était passé. Bercy avait dû se rendre à la Feuille d'Érable. Il avait questionné habilement les employés, se faisant sans doute passer pour un ami très intime de Sylvette Dugas et il avait pu ainsi obtenir son adresse.

« Mais ils n'ont rien trouvé. Faut que je déménage. Ils vont sûrement revenir. »

Et tout de suite, elle se mit à préparer ses valises. Près du téléphone, elle trouva la petite carte portant le nom de Louison Langelier, son adresse et le numéro de téléphone.

« Ils l'ont peut-être vue. Faut que je prévienne Louison, faut qu'elle quitte sa chambre, elle aussi. »

Mais Sylvette pensa qu'elle n'avait même pas

le temps de téléphoner. La maison pouvait être surveillée. Une fois ses valises faites, elle alla frapper à la porte de la loge de la concierge.

– Madame Lemay, je viens de recevoir un appel, une de mes tantes est mourante. Faut que j’aille lui aider, je vais m’occuper des enfants. Personne ne m’a demandée ?

– Si, deux types, il y a une heure. Ils voulaient savoir quand tu rentrerais, j’ai dit que, lorsque tu sortais, c’était pour la journée et même une partie de la soirée, qu’ils avaient plus de chances de te trouver ici, tôt, le matin.

– Si ces messieurs reviennent, dites-leur que je serai peut-être une semaine ou plus absente. Si ça ne vous dérange pas, je vais sortir par l’arrière, j’ai un ami qui a stationné sa voiture dans la ruelle. À l’avant, il y a rarement de la place. Je vous téléphonerai.

– Bon voyage, Sylvette, fit la grosse femme et j’espère que ça ira mieux pour ta tante.

La jolie brune avait laissé, bien en vue sur son bureau, la serviette en cuir appartenant à Édouard

Bercy. Mais elle avait pris soin de retirer de la serviette le document si compromettant.

– Je vais laisser passer quelques jours, puis je téléphonerai à ce monsieur Bercy. Ce document vaut sûrement mille dollars et peut-être plus.

Elle marcha longtemps dans la ruelle, s'éloignant le plus possible de la maison.

Enfin, lorsqu'elle atteignit la rue, elle héla un taxi et se fit conduire dans le nord de la métropole.

Il y avait, boulevard Pie IX, des cabarets qu'elle fréquentait de temps à autre.

– J'y rencontrerai sûrement une amie capable de m'héberger un jour ou deux, sinon, je resterai avec un gars. Ça, c'est facile à trouver.

Dans l'entrée du petit cabaret, il y avait un appareil téléphonique. Sylvette appela aussitôt chez Louison. La concierge alla frapper à l'appartement de la jeune blonde.

– Elle est sortie. Il y a un message ?

– Non, aucun, je rappellerai.

Une heure plus tard, Sylvette quittait le cabaret avec une amie, Rita, qui accepta de l'héberger pour quelques jours.

De l'appartement de cette amie, Sylvette appela de nouveau à la maison de chambres, mais Louison était toujours absente. Prudente, la brune fille préféra ne pas laisser de message.

Ce n'est que beaucoup plus tard, dans la soirée, que Sylvette renouvela son appel, mais sans plus de succès. Louison devait travailler.

Elle attendit au lendemain matin et en s'éveillant, alors qu'il n'était que sept heures quinze, elle téléphona à nouveau. La concierge semblait être de mauvaise humeur. La sonnerie avait dû la réveiller.

– Vous pourriez attendre à une heure raisonnable pour téléphoner.

– Faut que je parle à Louison et plus tard, elle pourrait être sortie.

Mais à la grande déception de Sylvette, Louison était toujours absente : Elle n'avait probablement pas passé la nuit chez elle.

« Elle a dû rencontrer un gars qui lui a plu...
ou encore, une fille. »

Mais deux jours s'écoulèrent et Sylvette était toujours sans nouvelles de sa blonde amie.

Ce matin-là, en première page du journal, on parlait du meurtre horrible d'une jeune fille.

« Une adolescente, martyrisée, puis assassinée », pouvait-on lire.

Sylvette tourna rapidement la page du journal et là, elle reconnut la photo de Louison Langelier.

« Non, non, ça ne se peut pas ! »

On demandait à toute personne, connaissant l'adolescente, d'entrer en communication avec la police municipale.

Sylvette, après avoir acheté le journal, lut l'article.

C'est un passant qui avait aperçu la jeune fille gisant dans un terrain vague.

Elle était à demi nue. Elle portait des marques de coups à la figure, elle avait un œil complètement fermé, la lèvre fendue, des

brûlures sur le corps, un poignet brisé.

« La jeune fille ne semble pas avoir été violée. Pour quelles raisons l'a-t-on martyrisée de la sorte ? La police se perd en conjectures. L'inconnue ne possédait aucun papier sur elle. On lui a sans doute pris son sac à main, mais les autorités ne croient pas que le vol ait été le mobile du crime. Elle aurait été tuée puis transportée jusqu'à ce terrain vague où on aurait pu mettre plusieurs heures à la découvrir. »

Sylvette savait, elle, que Bercy (ou ses amis dont les noms apparaissaient sur cette fameuse liste) devait être le coupable.

« Je suis responsable. C'est moi qui ai entraîné Louison dans cette aventure. C'est dans ma chambre qu'on a trouvé son adresse, son numéro de téléphone. Elle a dû déclarer que c'était moi qui avais pris la serviette de cuir. Ils sont sûrement retournés à ma chambre. S'ils ont trouvé la serviette sans le document, ils vont se lancer à ma recherche. Et même si j'y avais laissé le document, on m'aurait quand même recherchée. Ils ont dû deviner que nous avions

fouillé la serviette. Louison a dû être obligée de l'avouer. »

Mais que pouvait faire Sylvette ?

« Si je me rends à la police, si je raconte mon histoire, je resterai quand même une fille marquée et plus que ça, comme j'ai déjà un dossier, on m'enverra derrière les barreaux pour plusieurs mois à venir. »

III

Le retour de Michel

Le grand Michel Beaulac, principal assistant de Robert Dumont, le fameux détective privé manchot, était de retour au travail.

Michel avait enfin épousé la femme qu'il aimait, la jolie Yamata, une Canadienne d'ascendance japonaise. Le jeune détective privé avait longuement hésité avant de faire le grand saut.

Pendant plusieurs mois, il avait vécu en concubinage avec sa jeune amie.

Puis Yamata, au cours d'une aventure, avait reçu une balle en pleine poitrine ; en s'écrasant au sol, elle avait subi une fracture du crâne. Pendant plusieurs jours, elle était demeurée inconsciente entre la vie et la mort. Michel avait

alors fait la promesse de l'épouser si jamais elle guérissait complètement. Yamata avait guéri. Michel et elle s'étaient mariés.

Comme Yamata voulait absolument un enfant, sitôt de retour de voyage, Michel était allé trouver le Manchot.

– Boss, pendant le voyage, Yamata et moi, nous avons longuement parlé de ma situation. Vous me payez fort bien, j'ai même un salaire supérieur à celui que j'avais dans la police, mais il arrive souvent que je doive travailler le soir. On ne compte jamais le temps supplémentaire. Il m'est arrivé de faire des semaines de cinquante heures.

– Je t'ai déjà donné une augmentation il y a peu de temps, Michel.

– C'est vrai. Cependant, Yamata et moi, désirons élever une famille. Les affaires vont fort bien, vous ne manquez jamais de travail et...

Le Manchot l'arrêta :

– Notre agence de sécurité couvre à peine ses frais. Je dois avoir quelques gardes régulièrement

à mon emploi, et ils n'ont parfois rien à faire. Par contre, ce département apporte de l'eau au moulin. C'est un rayon important de la roue. Tu sais comme moi que, le plus payant, ce sont les enquêtes que nous menons. Parfois, il y a des temps morts pendant lesquels toi, Candy et la secrétaire Danielle Louvain êtes payés quand même.

Michel grogna :

– Je savais que vous diriez ça, carabine ! Aussi, j'ai pensé que Yamata pourrait reprendre sa place de secrétaire. Elle est complètement remise et...

– Je regrette, Michel, je suis entièrement satisfait de Danielle Louvain et de plus, je suis contre l'emploi de couples dans mon agence. Ça, tu le savais avant de te marier. Mais je parlerai de ton salaire avec le comptable et si possible, nous l'augmenterons. Candy gagne déjà passablement moins que toi, penses-y.

Le grand Beaulac était déçu. Il se dit :

« Pourtant, le Manchot sait que, si je voulais,

je pourrais ouvrir mon propre bureau et que j'aurais suffisamment de travail. »

Ce n'était pas la première fois que cette idée l'effleurait.

« Le patron refuse de s'occuper des causes de divorce, de "dresser" les preuves contre le conjoint qui trompe son ou sa partenaire. Pourtant, ces enquêtes sont faciles et bien payées. Le patron veut s'en tenir aux grosses enquêtes, les vols, les meurtres... et parfois, nous sommes des jours à chômer ».

Yamata pouvait trouver un emploi comme professeur en arts martiaux. Elle avait déjà enseigné le judo, le jiu-jitsu. Michel savait cependant qu'elle ne pourrait conserver cet emploi si jamais elle était enceinte.

« S'il le faut, je dirai au patron que je le quitte. Il sera bien obligé de me l'accorder, cette augmentation. »

Cette fin d'après-midi-là, il quitta le bureau en grognant, sans même dire au revoir à Danielle la secrétaire et à Candy Varin, la plantureuse blonde

qui remplissait les mêmes fonctions que lui.

« Qu'est-ce qu'il a le grand ? On dirait qu'il n'est plus le même depuis qu'il est revenu de son voyage de nocces. Pour moi, le mariage ne lui fait pas », songea Candy.

Michel traversa rapidement la rue. Sa voiture était sur un terrain de stationnement presque en face des bureaux de l'agence.

Il venait à peine de s'installer au volant que la portière de droite s'ouvrit. À sa grande surprise, une fille, brune, fort jolie, se glissa sur la banquette.

– Salut, Mike !

Michel regarda la fille, il ne la connaissait pas.

– Que désirez-vous, mademoiselle ?

– Démarre, je t'expliquerai. Pas surprenant que tu ne me reconnaises pas, ça fait plus de trois ans qu'on s'est pas vu. Je m'appelle Sylvette Dugas.

– Ça ne me dit rien du tout, murmura Beaulac, tout en mettant sa voiture en marche.

La fille expliqua :

– Ça se comprend. J'avais à peine seize ans et je faisais plus jeune que mon âge. Tu m'appelais « la petite fille ». Si t'avais voulu, dans le temps, je serais devenue ta maîtresse. Mais à tes yeux, j'étais une enfant.

Michel la regarda. Maintenant, il se souvenait vaguement. Sylvette continuait :

– En deux ans, j'ai engraisé de près de vingt livres. J'étais plate comme une galette et presque toute la graisse s'est logée là.

Elle montra sa volumineuse poitrine. Elle nomma ensuite quelques amis que Michel avait fréquentés avant de se joindre au bureau du Manchot.

– Trouves-tu que je suis encore une enfant ?

– Écoute, la belle. Je suis marié et...

– Je sais ça ; t'as épousé une Nipponne, j'ai lu ça dans les journaux. Ça fait bien l'amour, une Japonaise ?

Le grand Beaulac en avait assez. Il arrêta brusquement sa voiture.

– Je n’ai pas de temps à perdre, mademoiselle.
Si vous voulez bien descendre...

– T’emballe pas, mon grand. J’ai besoin de toi, quelque chose qui devrait t’intéresser. Tu es toujours détective privé, pas vrai ?

– Oui, mais...

Sylvette prit le journal du matin qu’elle tenait sous son sac à main.

– Tu as lu cette nouvelle ?

– Oui, répondit Michel, jetant un coup d’œil sur le titre.

– Cette fille était une de mes amies.

– Eh bien, vous n’avez qu’à vous rendre à la police et raconter ce que vous savez.

– Non, j’peux pas faire ça. Écoute, Michel, si on allait dans un petit coin tranquille, un restaurant, par exemple, je te contera ce qui est arrivé.

– Si vous désirez retenir nos services, mademoiselle, il vous faut vous présenter à l’agence.

– Non, non, c’est à toi que je veux parler, Mike. Je te demande de m’écouter. Et cesse de m’appeler mademoiselle, j’suis pas habituée à ça.

Elle se rapprocha du grand Beaulac.

– Si tu m’aides, tu ne le regretteras pas.

Michel la repoussa assez rudement, remit sa voiture en marche.

– Entendu, je t’écouterai, dit-il d’une voix rauque. Mais rentre bien dans ta tête que j’ai épousé une femme que j’aime et que les autres ne m’intéressent pas. Alors, tes séances de charme, je m’en fous.

Le grand Beaulac la conduisit à un restaurant de l’est de la ville où l’on mettait des petits salons à la disposition des amoureux. On pouvait y causer sans risquer d’être dérangés.

– Attends-moi une seconde, j’appelle Yamata pour la prévenir que je serai en retard. Il expliqua à sa jeune épouse :

– J’ai croisé un vieil ami et il a une cause à me confier. Je ne sais pour quelles raisons mais il préfère ne pas se présenter à l’agence. Alors, il

m'a invité au restaurant.

Yamata soupira :

– Je serai encore seule pour souper ?

– Qu'est-ce que tu veux ? C'est pas ma faute.

J'essaierai de rentrer tôt.

Il alla retrouver la jolie Sylvette.

– Tu manges quelque chose ? lui offrit le détective.

– Non, j'ai complètement perdu l'appétit depuis que j'ai appris cette nouvelle.

– Moi, je mange.

Sylvette n'accepta qu'un café.

– Alors, demanda-t-elle, la mémoire t'est revenue ? Tu te souviens de moi ?

– Vaguement, avoua Michel. Il y a une période de ma vie que je me suis efforcé d'oublier totalement ; la période de dépression qui a suivi mon renvoi du corps policier. Alors, que t'arrive-t-il exactement ?

Sylvette hésita. Avouer que non seulement elle vivait de la prostitution mais qu'en plus, elle

volait « ses clients », n'était guère facile.

– Louison... – c'est la fille qu'on a trouvée morte – et moi, nous avons commis une bêtise.

– Laquelle ?

– Nous avons bu. Nous voulions aller nous reposer dans les Laurentides. Il était tard. Je n'ai pas de char. Alors, on a fait du pouce. Un type nous a fait monter, un homme bien, possédant une fort belle voiture. Il nous a fait des propositions. Il était seul, il se rendait à son chalet et son épouse était demeurée à Montréal...

– Et vous avez accompagné l'homme à son chalet, vous l'avez remercié à votre façon. Ce genre d'histoire n'a rien de nouveau pour moi.

Sylvette le corrigea :

– C'est pas tout à fait ça. Il s'est arrêté à un motel. À son chalet, il nous a dit que ses voisins le connaissaient trop. Et... dans le motel, j'ai vu le porte-monnaie du type, il était bien garni... alors, j'ai perdu la tête.

– Tu t'es sauvée avec l'argent de l'homme ?

– Il était sur le lit avec Louison. Je l'ai

assommé avec un cendrier, on a pris ses clefs et on est revenu à Montréal dans sa voiture.

Michel tirait déjà ses conclusions.

– L'homme a porté plainte à la police. Ta compagne a dû commettre une autre bêtise et elle s'est fait tuer. Tu crains de tomber entre les mains des policiers, tu n'oses pas communiquer avec les autorités pour identifier le corps de ton amie...

– Non, non, c'est pas ça. Dans la voiture, il y avait une serviette en cuir. On l'a prise. Quant à Eddy, il n'a pas rapporté le vol. J'ai des amis policiers, je me suis renseignée. J'ai moi-même signalé (sans me nommer, évidemment) qu'une voiture semblait abandonnée dans une petite rue, depuis deux jours. Cette automobile n'avait pas été déclarée volée. Alors, Louison et moi, on s'est posé des questions. Pourquoi notre type ne s'était-il pas adressé à la police ? On a alors décidé de jeter un coup d'œil dans la serviette. Nous avons constaté qu'elle ne contenait que des documents mais on ne les avait pas regardés. On a compris.

Michel avait cessé de manger. Il était

subitement très intéressé.

– Vous avez compris quoi ?

– Un document important se trouvait dans la serviette. Cet homme, ce monsieur Édouard Bercy est un ingénieur. Il a participé à la construction des plus gros édifices de la métropole. J'ignore exactement s'il était membre d'une compagnie ou quelque chose du genre. Mais une chose est certaine, des contrats ont été octroyés à ce monsieur Bercy à des prix beaucoup trop élevés et je sais aussi que quelques autres personnes étaient dans l'affaire. Ils ont fait des milliers de dollars.

– Dis donc, si tu dis vrai, ce document, c'est de la dynamite.

– Et comment ! Or, dans le lit du motel, j'ai perdu un petit bracelet, un cadeau que j'avais eu il y a quelques années. Mon nom y était gravé.

Michel n'avait plus besoin que la fille continue son récit.

– Ton monsieur Bercy t'a retracée, grâce à ce bracelet ?

– Probablement. Il nous a fait monter dans son auto tout près du cabaret la Feuille d'Érable, à Ville de Laval. Il a dû se rendre là ; comme j'y suis connue, il a facilement obtenu mon adresse. Une chose est certaine, on a fouillé ma chambre pendant que j'étais absente.

Le grand Beaulac ne put s'empêcher de conclure :

– Si tu avais été là, c'est toi qu'on aurait découverte au lieu de ton amie Louison.

Sylvette frissonna.

– Je le crois. Louison était orpheline, elle ne savait où demeurer. C'est moi qui lui avais trouvé un appartement. Sur ma table de chevet, il y avait un papier avec son nom, son adresse, et son numéro de téléphone. Ceux qui ont fouillé l'appartement l'ont sûrement trouvé. Eddy savait nos prénoms, ce fut suffisant.

– Et cette serviette de cuir, demanda Michel, où est-elle ?

– Je n'ai conservé que le fameux document avec le nom des hommes, les montants qu'ils ont

reçus, les contrats obtenus de façon frauduleuse. J'ai laissé tout le reste, dans la serviette, dans ma chambre. Évidemment, je ne suis pas retournée à mon appartement. Je ne sais plus que faire. J'avais vu ta photo dans les journaux, l'annonce de ton mariage, alors, je me suis rendue près des bureaux de l'agence du Manchot et j'ai attendu. Quand je t'ai vu sortir, je t'ai suivi. Voilà, maintenant, tu sais tout.

Michel réfléchissait. Son devoir était de conseiller à Sylvette de se rendre immédiatement aux autorités, de remettre le fameux document, de raconter tout ce qu'elle savait. Comme il gardait le silence, Sylvette reprit la parole.

– Je ne peux pas aller à la police et tout raconter. J'ai déjà fait de la prison pour vol. On me condamnerait, je retournerais dans les cellules de la rue Fullum et ça, je ne le veux pas pour tout l'or du monde.

– Par contre, si tu restes en liberté, tu sais ce qui t'arrivera ? Ces hommes veulent non seulement reprendre le document, mais sachant que vous avez dû y jeter un coup d'œil, ils ont

décidé de vous éliminer toutes les deux.

Elle prit son sac.

– Tu veux voir le document ?

– Non... du moins, pas tout de suite.

La réponse de Michel avait été rapide. Il savait que, s'il prenait ce document, il mettait sa vie en jeu.

– Tu es certaine qu'on ne t'a pas suivie ?

– Sûre.

Le grand Beaulac réfléchissait :

« Ce document vaut une petite fortune ! Voyons voir... Je communique avec ce monsieur Bercy, pour lui dire que je puis obtenir ce qu'il cherche. J'impose mes conditions. Je lui assure que je n'ai jamais jeté un œil sur le papier, que ça ne m'intéresse pas. Je refuserai même de le rencontrer. On m'enverra une somme et en retour, je donnerai le document. »

Il se voyait déjà en possession d'une petite fortune.

« Ça clouerait le bec au patron qui me refuse

une augmentation. Je pourrais ouvrir ma propre agence. Au début, Yamata me servirait de secrétaire. Pas d'employés, je serais le seul enquêteur. »

Sylvette interrompit sa rêverie.

– Alors, Mike, que me conseilles-tu ? Tu peux m'aider ?

– Si tu te rends à la police, si on t'arrête, si on te condamne à quelques mois, tu seras en sécurité.

– Non, ces hommes d'affaires, ces millionnaires ont des amis dans tous les milieux. Même s'ils sont arrêtés, condamnés, d'autres prendront la relève. Je connais des prisonniers qui ont été zigouillés, alors qu'ils se trouvaient en cellule.

Le grand Beaulac étudia sa compagne :

– Bon, voici ce que tu vas faire. Loue un motel sous un faux nom. Rends-toi dans une pharmacie, achète une teinture et teins-toi les cheveux.

Sylvette s'écria :

– Mais, je ne serai jamais capable de faire ça

toute seule !

– Mais si, y a rien de plus facile. Si je te disais que moi, je l'ai déjà fait ! Tu mets un peu de teinture sur les racines, le fond de la tête. Tu gardes ça une quinzaine de minutes, ensuite, tu en mets partout, comme un shampooing. Ce serait encore mieux si tu coupais tes cheveux.

– Impossible.

– Ça, je m'en doute. Demain, achète une robe, quelque chose de plus sévère. Avec une blouse comme celle-là, presque transparente, on voit le bout de tes gros seins...

– Bien quoi, je ne te plais pas ?

– Tu veux que je sois franc ? Tu fais trop putain, trop garce pour me plaire.

Elle eut une petite moue, glissa sa main sous la table et frôla la cuisse de Michel.

– Tu m'as toujours plu, tu sais. Viens avec moi au motel, tu verras que...

Brusquement, le jeune détective repoussa la main de Sylvette.

– Arrête ça, veux-tu ?

– Le mariage t’a changé, y a pas à dire. Le grand Mike que j’ai connu, il courait toutes les filles. Monsieur est devenu un saint.

– Je ne suis pas un ange, détrompe-toi. Mais je ne mêle jamais le plaisir au travail.

Sylvette s’écria :

– Tu acceptes donc de m’aider, de travailler pour moi ?

– Je n’ai pas dit ça. Si je parle de cette affaire au patron, il refusera sans doute de s’en occuper ou, s’il accepte, il demandera un gros prix que tu ne peux pas payer.

– Si, je peux payer, protesta Sylvette. C’est entendu, je n’ai pas d’argent, tout de suite, comme ça, mais ça ne prend que deux ou trois jours pour amasser un mille dollars.

– Le Manchot n’accepte jamais ce genre d’argent. Et moi, je ne te demanderai jamais de te prostituer pour payer mes services.

Inquiète, la fille demanda :

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je veux réfléchir. Pour le moment, le plus important, c'est de te mettre en sécurité. Ne retourne surtout pas à ton appartement. Va louer le motel, teins-toi les cheveux, change de coiffure, habille-toi sobrement et surtout, ne va pas faire la bêtise de flirter avec quelqu'un. Souvent, sur l'oreiller, on dit des choses qu'on regrette.

Sylvette s'écria :

– Mais il me faut de l'argent ! J'ai à peine cent dollars dans mon sac. Quand j'aurai payé le motel pour un jour ou deux, la teinture, les vêtements...

Michel hésita. Jamais il n'aidait les clients. Mais Sylvette n'était pas une fille ordinaire, elle pouvait lui apporter le magot dont il avait besoin.

– Je vais te passer cinquante dollars, pour tout de suite.

– Et moi, en retour, je te donne le document. On dirait que ça brûle mon sac ce papier-là. S'il fallait que je me fasse voler... je ne veux plus le

garder.

Michel hésita. S'il acceptait la proposition de Sylvette et que la chose vienne aux oreilles de Bercy et de ses amis, le grand Beaulac serait un homme marqué, fini.

La fille avait sorti le document de son sac. Michel le prit en disant :

– Je ne le regarde même pas. Je ne veux pas le lire, je ne veux pas connaître les noms qui s'y trouvent. J'espère que je ne commets pas une bêtise.

Il glissa le papier dans la poche intérieure de son veston.

– Je vais te laisser mon adresse et mon numéro de téléphone privé. N'appelle pas à l'agence.

Michel avait terminé son repas. Il appela le garçon, paya, puis déclara à Sylvette :

– Je sortirai le premier, toi, prends un taxi et fais-toi conduire au motel que tu choisiras. De la prudence, ma fille, de la prudence.

Sylvette s'était levée. Brusquement, elle s'avança vers Michel, lui glissa ses bras autour

du cou et l'embrassa.

Michel se laissa prendre au jeu. Le baiser fut long, passionné.

– Je veux te remercier.

Le grand Mike la repoussa :

– Ça suffit !

– Tu m'as toujours plu, tu sais. Et je ne suis plus la petite fille d'il y a trois ans.

– J'attends ton appel.

Le grand Beaulac sortit du restaurant. Il se demandait réellement s'il n'avait pas commis un faux pas. C'était la première fois qu'il acceptait une affaire sans en parler à son patron.

« Et quelle affaire ! S'il fallait que l'on sache que je possède ce document. »

Sylvette était restée seule à sa table. Elle réfléchissait. Elle détestait courir les magasins.

– Pourquoi dépenser tant d'argent inutilement ? J'ai dans ma garde-robe tout ce qu'il me faut. Mike m'a donné son adresse, son numéro de téléphone. Je vais appeler Gigi : elle

acceptera sûrement de me rendre service.

Sylvette fit deux appels ; elle téléphona tout d'abord à sa logeuse :

– Je dois quitter mon appartement, dit-elle. Le loyer est payé jusqu'à la fin du mois. Je pars pour l'extérieur de la ville. Une amie ira chercher mes affaires.

– Dis-moi où je peux te rejoindre : des hommes sont venus m'interroger. Ils veulent absolument communiquer avec toi, déclara la concierge.

– S'ils reviennent, dites-leur que vous ignorez où je me trouve, c'est aussi simple que ça.

Elle rejoignit ensuite Gigi et cette dernière accepta de se rendre à l'appartement de Sylvette.

– Dans la garde-robe, tu trouveras une assez grosse valise. J'ai très peu de choses. Fourre tout dedans.

– Et où dois-je te rencontrer ?

– Nulle part. Tu ne sais pas où je suis.

– Alors, qu'est-ce que je ferai de cette valise ?

– Je vais te donner une adresse. Tu iras la porter là. Tu la remettras à monsieur Beaulac ou son épouse. Tu diras que c'est de la part de Sylvette.

Et elle donna l'adresse du grand Beaulac.

*

Michel avait tout d'abord raconté à Yamata que son patron ne voulait pas lui donner d'augmentation.

– Je sais qu'il fait de l'argent. Il voudrait me faire croire qu'il a trop de dépenses, mais c'est faux. Je songe sérieusement à quitter l'agence.

On imagine la surprise de Yamata :

– T'es fou, Michel. Qu'est-ce que tu ferais ?

– J'ouvrirais mon propre bureau d'enquêteur. Je serais seul à y travailler. Tu pourrais m'aider comme secrétaire. Nous réussirions, j'en suis persuadé. Mon nom est maintenant connu. Les gens ont confiance en moi.

– Enlève-toi cette idée de la tête. Il te faudrait un bureau, des employés...

– Mais non, pourquoi un bureau ? On peut recevoir les appels ici et je ne puis mener qu'une seule enquête à la fois. Je te le dis, je serais seul. J'ai même un client qui est prêt à m'encourager et ça rapportera un très gros montant.

La jolie Japonaise le regarda inquiète :

– Toi, tu as fait une bêtise !

– Pas du tout. J'ai rencontré une personne que j'ai connue autrefois et qui ne veut pas s'adresser à l'agence.

Et il parla de Sylvette.

– C'est avec une femme que tu as mangé ce soir ?

– Oui. Ne me dis pas que tu es jalouse ?

– Non, mais, pourquoi ne pas me l'avoir dit, au téléphone. J'aurais compris. Si tu commences à me cacher des choses...

– C'est une enfant, je l'ai toujours appelée la petite fille.

– Quel âge ?

Michel haussa les épaules :

– Aujourd’hui ? Peut-être dix-neuf ans, mais quand je l’ai connue, elle n’en avait que seize, je te le répète, une enfant. Mais elle a besoin d’aide. Je vais tout te raconter, dans les moindres détails. Je n’ai rien à te cacher.

Et Michel lui relata la bêtise commise par Sylvette et Louison.

– C’est ça, ta petite fille ? Une adolescente qui fait l’amour avec le premier venu, qui le vole, qui s’empare de sa voiture... toute une enfant ! Et cette fille veut retenir tes services ? Comment pourrait-elle te payer ?

Beaulac, nerveusement, s’était levé de son fauteuil.

– Je t’en prie, Yamata, cesse tes reproches. Je te jure, sur ce que j’ai de plus cher au monde, que cette Sylvette ne m’intéresse pas : il ne s’est jamais rien passé entre nous, ni aujourd’hui, ni il y a quelques années.

– Cesse de te défendre, grinça Yamata. Ce

sont les coupables qui protestent toujours le plus.

Michel lança :

– Bon, puisque tu ne veux pas m’écouter, fais à ta tête, sacrement ! J’suis quand même pas pour me mettre à tes genoux et te supplier de me croire.

– Ne te fâche pas. Excuse-moi, fit Yamata d’un petit air honteux. Je t’aime et je tiens tellement à toi ! Continue ton récit. Je promets de ne pas t’interrompre.

Le détective raconta alors comment Sylvette s’était emparée d’un document d’une importance capitale qui pouvait non seulement anéantir la carrière d’hommes importants, mais les envoyer même derrière les barreaux.

Malgré la promesse qu’elle lui avait faite, Yamata interrompit son mari :

– Mais comment se fait-il que des hommes d’affaires, des hommes excessivement prudents, aient signé un tel document ?

Michel expliqua :

– Ces documents sont très secrets. Ces

hommes les signent pour se protéger les uns des autres. Jamais on ne conserve ces documents dans les bureaux ni même dans les banques. C'est pour ça que Bercy le gardait avec lui. Si un des signataires se dressait contre les autres, il n'oserait pas les attaquer car, ses partenaires possédant sans doute une copie du document, pourraient faire éclater le scandale.

Et il termina son récit en parlant de la mort de la jeune Louison.

– Ce monsieur Bercy a retracé Sylvette. Heureusement pour elle, elle était absente. On a fouillé son appartement, près du téléphone on a vu le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de Louison. Alors, on s'est emparé d'elle. On a dû la martyriser pour la faire parler, puis on l'a supprimée. Sylvette ne savait que faire, elle ne voulait pas se rendre à la police et raconter qu'elle se livrait à la prostitution, qu'elle avait assommé un client, qu'elle lui avait volé sa voiture... En lisant les journaux, elle a vu notre photo et tout de suite, elle a songé que je pouvais l'aider.

– J'ai l'impression que cette affaire n'intéressera pas monsieur Dumont.

– Tu as raison, mais pour nous, c'est une chance unique. Je possède un document explosif...

Yamata s'écria :

– Ne me dis pas que tu as pris le document ?

– Oui, mais je n'y ai même pas jeté un coup d'œil. Il fallait que j'enlève ce papier à Sylvette. Elle doit louer un motel, teindre ses cheveux, changer de coiffure et d'apparence, puis me téléphoner. Ensuite, j'aviserais.

Cette fois, ce fut la Japonaise qui se leva nerveusement.

– Michel, pourquoi as-tu fait ça ? Si on apprend que tu possèdes ce document, c'est toi qui deviendras la cible de ces hommes.

– Oh, je ne suis pas nerveux. Tu me connais, je suis tout à fait capable de me défendre.

Juste à ce moment, on sonna à la porte. Yamata alla ouvrir. Michel l'entendit causer quelques instants puis la porte se referma.

– Qu'est-ce que c'est ?

Yamata parut avec une grosse valise.

– Une amie de Sylvette. Elle est allée à son appartement prendre ses affaires et elle les apporte.

Michel bondit :

– Oh non, c'est pas possible. On a pu surveiller l'appartement de Sylvette. Il va nous falloir être excessivement prudents.

– Et moi, je dois sortir.

Surpris, Beaulac demanda :

– Où vas-tu ?

– Tu connais Fleurette qui travaille comme professeur d'arts martiaux, au studio. Je lui ai téléphoné. Nous allons parler de mon avenir. Il se peut fort bien que je commence à travailler dès cette semaine.

– Il me semble que j'ai mon mot à dire là-dedans.

– Que fais-tu de la libération de la femme ?

Yamata s'approcha de son mari et lui glissa

ses bras autour du cou.

– Tu sais bien que si j’accepte de travailler, c’est pour t’aider. Quant à ta propre agence, je sais fort bien que ce n’est pas pour tout de suite.

Yamata se dirigea vers sa chambre.

– Faut que je me prépare.

Elle ferma la porte et aussitôt décrocha le récepteur de l’appareil téléphonique qui se trouvait sur la table de chevet. Elle téléphona à l’appartement de Robert Dumont, le Manchot.

Personne ne répondit. Dépitée, elle raccrocha puis signala un autre numéro.

– Heureusement, Candy, tu es là. Ici Yamata. Je ne puis te parler longtemps. Rejoins monsieur Dumont sur son « paget ». Qu’il se rende chez toi. Je vous rejoins là. C’est très urgent, il s’agit de Michel.

– Il lui est arrivé quelque chose ?

– Il n’est pas malade, il n’a pas eu d’accident, c’est pire que ça. Je ne puis en dire plus long. Il est dans la pièce voisine et pourrait s’inquiéter de ma trop longue absence.

Quelques instants plus tard, Yamata sortait de sa chambre.

– Je n’ai refait que mon maquillage. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai.

Elle embrassa son époux en murmurant :

– Sois prudent, Michel, n’ouvre pas à n’importe qui. Si la fille qui est venue livrer la valise a été suivie, on tentera probablement de communiquer avec toi.

Elle n’osa pas exprimer le fond de sa pensée, mais elle craignait réellement pour la vie de son mari.

*

– Monsieur Bercy ?

– Oui.

– Ici Jack. Une fille s’est présentée à l’appartement de votre Sylvette. Elle en est sortie avec une valise. Probable que la Sylvette a déménagé. La fille a pris un taxi et je l’ai suivie.

Elle s'est arrêtée à un logement dans la banlieue nord. Elle a frappé à une porte et elle a remis la valise, tout simplement. C'est une Chinoise qui est venue ouvrir.

– Une Chinoise ?

– Oui, je suis certain de ça.

– Tu as suivi la fille, ensuite ?

– Non.

– Idiot, rugit Bercy, tu aurais dû ! Tu vas me donner l'adresse de cette maison et...

– Attendez, j'ai fait mieux que ça. Je suis allé m'informer au restaurant, situé presque en face. J'ai dit au restaurateur que j'avais vu une Chinoise entrer dans une maison et que j'ignorais qu'il y en avait dans le quartier. J'ai fait mine d'être un nouveau locataire.

– Et tu as appris quelque chose ?

– Et comment ! Le restaurateur m'a dit que j'avais sûrement vu la femme de Michel Beaulac, le détective privé, l'assistant du Manchot.

– Quoi ?

– Alors, tirez vos conclusions, monsieur Bercy. La fille a dû demander l'aide du Manchot...

Bercy fut un long moment sans parler.

– Ça me surprendrait. Je connais Robert Dumont. Il aurait tout de suite référé la fille à la police. Non, il se peut que ce soit une initiative qu'a prise Michel Beaulac. Je vais tout de suite m'occuper de lui avant qu'il ne pousse son enquête plus loin. Sylvette a dû le rencontrer. Peut-être est-il en possession du document. Donne-moi son adresse, je m'occupe de lui.

– J'ai vu la Jaune partir en voiture, tantôt. Beaulac, s'il est là, est seul chez lui. Je pourrais m'en charger et ensuite, je fouillerais le logement pour trouver le document que vous recherchez tant.

– Non, mêle-toi de ce qui te regarde. Il ne faut pas précipiter les choses. Je vais me charger personnellement de ce détective privé.

IV

Le Manchot en colère

Robert Dumont avait bien reçu le message de Candy Varin. Il ne semblait guère de bonne humeur.

– Je ne suis pas seul, présentement. Je me demande ce qu'elle me veut... je m'en doute un peu.

Il pensait à la demande d'augmentation faite par son assistant.

– Ça semble très grave, Robert. Yamata ne voulait pas parler devant Michel. Il faut que vous veniez, insista Candy.

Le Manchot n'osa pas avouer à Candy qu'il mangeait en compagnie d'une fort jolie femme, Pauline Gauvin, capiteuse veuve rencontrée au cours d'une de ses aventures.

Dans la trentaine avancée, Pauline était fort jolie. Ses cheveux roux et son corps superbe attiraient l'attention de tous les hommes. Elle avait fait comprendre au détective qu'elle s'ennuyait terriblement, qu'elle avait besoin d'amour mais ne voulait pas lier sa vie entière à un homme.

– Je tiens trop à ma liberté.

Elle avait alors invité le détective à son appartement. Le Manchot s'y était rendu pour lui relater le dénouement de l'enquête à laquelle elle avait été mêlée.

Comme il s'y attendait, lorsqu'il attira la jolie femme dans ses bras, elle ne lui résista pas. Pauline Gauvin était pleine de tendresse, d'une sensualité débordante mais elle savait réprimer ses élans. Elle se montrait douce, amoureuse raffinée, pleine de passion mais sachant contenir sa fougue afin de faire durer les minutes d'extase.

Le Manchot ne voulait pas s'amouracher d'une femme, la vie l'avait trop sérieusement marqué. Mais lui aussi avait besoin, de temps à autre, d'une présence féminine et Pauline

incarnait, pour le moment, l'amoureuse idéale.

Il l'avait donc invitée au restaurant, pour cette seconde sortie. Lorsqu'il fut appelé sur son « paget », il la rassura :

– Ne craignez rien, ce soir, j'ai décidé de prendre congé. Mais il faut que je sache ce qui se passe. C'est peut-être un de mes assistants qui a un renseignement urgent à me demander. J'appelle et je reviens tout de suite.

Le détective se rendit à la cabine téléphonique. Lorsqu'il revint, il avait une mine renfrognée.

– Que se passe-t-il, Robert ?

– Je l'ignore. Un assistant m'a téléphoné. Je dois passer immédiatement chez lui. Ça semble très grave. Il s'est probablement mis les pieds dans les plats.

– Ça va être long ?

– Je ne sais pas....

– Je suis prête à vous accompagner, vous savez.

Le Manchot ne voulait pas que Pauline se

rende compte qu'il allait chez Candy Varin, cette aguichante blonde qui faisait tomber tous les hommes et rendait toutes les femmes jalouses.

Pauline proposa :

– J'attendrai dans votre voiture.

– Je regrette, Pauline. Vous allez peut-être m'en vouloir, mais c'est impossible. Je dois partir tout de suite. Terminez votre repas sans moi. Je paie votre taxi, rentrez chez vous, je vous téléphonerai et irai vous retrouver, un peu plus tard.

La jeune femme paraissait terriblement déçue, mais le Manchot l'avait prévenue ! Ses heures de travail n'étaient jamais régulières, il pouvait lui arriver n'importe quand de se décommander.

– Je vous attendrai chez moi, Robert, peu importe l'heure à laquelle vous arriverez.

– Mais je ne vous fais aucune promesse, il se peut que je sois occupé toute la nuit. C'est une profession qui nous laisse peu de temps libre.

Avec galanterie, il baisa la main de la jeune femme.

– À plus tard, Pauline. Si vous ne me voyez pas apparaître, je vous téléphonerai.

Le Manchot sortit du restaurant. En grimpant dans son auto, c'est avec force qu'il fit claquer la portière. Il n'était pas de bonne humeur.

« Je souhaite seulement qu'on ne me dérange pas inutilement. J'aimerais pouvoir vivre comme tout le monde, moi aussi. »

Lorsqu'il arriva chez Candy, la jolie blonde vint lui ouvrir. Elle avait passé un magnifique déshabillé en nylon, déshabillé à l'échancrure en V laissant voir plus que la naissance de sa généreuse poitrine.

– Yamata vient d'arriver, elle est très nerveuse. Elle n'a pas eu le temps de me raconter l'aventure de Michel.

La jeune mariée n'allait pas mettre son mari dans l'embarras en avouant qu'il était mécontent et qu'il songeait même à ouvrir sa propre agence.

– En quittant le bureau, cet après-midi, Michel a eu la surprise de voir une jeune fille monter dans sa voiture sans y être invitée ; elle s'est

présentée : Michel l'avait déjà connue alors qu'elle était toute jeune...

Et elle ajouta en baissant les yeux :

– C'est du temps qu'il buvait beaucoup et qu'il fréquentait des gens peu recommandables...

En arrivant chez Candy, la jeune Japonaise avait demandé à son amie si elle avait une copie du *Journal de Montréal*, du matin. Candy était allée chercher le journal, demeuré dans sa voiture.

– Je suppose, monsieur Dumont que vous avez dû lire cette nouvelle concernant le corps d'une jeune fille trouvée assassinée.

– Oui, je l'ai lue.

– Eh bien cette fille est une amie intime de la femme qui est montée dans la voiture de Michel. Elle ne veut pas se rendre à la police pour raconter son aventure.

– Pourquoi ? voulut savoir Candy.

Yamata raconta tout ce qu'elle savait, du moins ce que Michel lui avait révélé concernant Sylvette Dugas et Louison Langelier.

– Cette Sylvette a très peur. Elle se cache, elle a quitté son appartement. Elle se doute bien que l’homme qu’elle et sa compagne ont volé, veut non seulement reprendre les documents explosifs qui se trouvaient dans sa serviette de cuir mais également éliminer tous ceux qui jetteront un coup d’œil sur les documents. Michel ne savait que faire. Il n’osait pas vous en parler, monsieur Dumont. Cette fille n’est pas une cliente ordinaire, elle n’a pas d’argent, elle ne peut engager des enquêteurs. Michel lui a conseillé de se retirer dans un motel, de lui téléphoner et de ne pas bouger, d’ici à ce qu’il prenne une décision.

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Je ne vois pas du tout où est le drame. Demain, j’en discuterai avec Michel et nous prendrons une décision. D’ailleurs, il n’y a pas à chercher midi à quatorze heures. Nous n’avons pas à nous mêler de cette affaire explosive. Faut remettre le tout entre les mains des autorités.

– Attendez, fit Yamata, c’est pas tout. Avant de quitter Michel, cette fille lui a laissé le document.

– Quoi ? Michel l’a pris ? s’écria le Manchot.

– Il semble qu’il n’ait pu faire autrement. Et cette Sylvette a commis une autre erreur très grave, je crois. Elle a envoyé une amie chercher ses affaires à son appartement. Mais comme elle ne voulait pas donner le nom du motel où elle se trouve, elle a fait envoyer cette valise chez nous.

Si les criminels, qui ont assassiné la fille nommée Louison, surveillaient l’appartement de Sylvette, ils tenteront peut-être de s’en prendre à Michel.

Le Manchot, nerveusement, s’était levé. Il resta un moment silencieux, puis s’avança vers Yamata :

– Pourquoi ne dis-tu pas tout ce que tu sais ?

– Mais... j’ai tout dit.

– Alors, pourquoi Michel ne t’a-t-il pas accompagnée ? Pourquoi être venue ici à son insu ?

Yamata ne répondit pas. Candy décida de se mêler de la conversation.

– Tantôt, quand tu m’as parlé, tu craignais que

Michel t'entende. Je connais ton mari mieux que toi, je crois. Quand on travaille côte à côte durant trois ans, on en vient à deviner les moindres pensées de l'autre, ses moindres réactions. Michel n'aurait-il pas l'intention de se servir de ce document pour retirer une grosse somme, autrement dit, le revendre à son propriétaire ?

– Je ne sais pas... c'est possible.

Le Manchot murmura :

– Ça ne me surprendrait aucunement, d'autant plus qu'il se dit mal payé. L'imbécile ! On dirait qu'il prend un malin plaisir à se mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, à se mettre les deux pieds dans le pétrin. Je vais lui parler, moi.

Yamata bondit de son siège.

– Vous connaissez Michel, jamais il ne me pardonnera de vous avoir tout raconté. J'ai dit que j'allais rendre visite à une amie.

Mais le Manchot répliqua :

– Maintenant que tu es mariée, Yamata, ton devoir est d'empêcher ton mari de commettre des bêtises. Il te fera des reproches, au début, mais

plus tard il te remerciera. Comme le dit le proverbe, « quand une femme et un homme sont mariés, ils ne font plus qu'un. »

Candy esquissa un sourire moqueur et ajouta :

– S'ils ne font plus qu'un il faudrait savoir lequel des deux a disparu !

Robert Dumont sembla prendre une décision.

– Cette jeune fille a envoyé une amie chercher ses affaires qui ont été apportées à votre appartement.

– C'est ça, fit Yamata.

– Supposons qu'elle a été suivie : le dénommé Bercy saura qu'une troisième personne est mêlée à la disparition de son document. Que fera-t-il ? Il enquêtera pour savoir qui habite à l'adresse où ont été livrées les affaires de Sylvette et il apprendra facilement que c'est Michel Beaulac, détective privé, à l'emploi de Robert Dumont, le Manchot.

Candy venait de comprendre.

– Ce Bercy, s'il n'est pas un imbécile, entrera en communication avec vous en disant qu'un de

vos employés a mis la main sur des documents confidentiels importants qui lui appartiennent, qu'il veut les récupérer et qu'il retient vos services. Il vous paiera grassement, à condition que vous lui remettiez les documents sans les consulter. Tout le monde sait que Robert Dumont est un homme de parole...

– C'est exactement ce que j'allais expliquer. Je me rends chez Michel, dit le Manchot. Peut-être aura-t-il de la difficulté à avaler cette version, mais c'est présentement le seul moyen pour moi d'intervenir et de l'empêcher de commettre une bêtise irréparable.

Yamata demanda :

– Et moi, qu'est-ce que je fais ?

– Reste ici, avec Candy, lui recommanda le Manchot, je vous téléphonerai, sitôt que je le pourrai.

Et il quitta sans plus tarder, l'appartement de Candy pour se rendre chez Michel Beaulac.

Michel sursauta en entendant la sonnerie du téléphone. Il se demanda s'il devait décrocher. « Pourquoi la Sylvette a-t-elle fait apporter sa valise ici, sacrement ! Jamais je n'ai été dans une telle situation. »

Il avait demandé à Sylvette de lui téléphoner pour lui donner le nom du motel où elle devait se retirer.

« Il est possible que ce soit elle. Si oui, je vais lui dire deux mots, moi. » Rageusement, il décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Michel ?

Immédiatement, le jeune détective changea d'attitude. Il venait de reconnaître la voix de son patron, Robert Dumont.

– Oui, boss.

– Le nom de Édouard Bercy te dit-il quelque chose ?

Beaulac se sentit mal à l'aise. D'où le

Manchot tenait-il ce nom ? Tout de suite, il songea que Yamata était entrée en communication avec son supérieur.

– Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Écoute-moi bien, Michel, y a pas une seconde à perdre. Notre téléphoniste m'a rejoint. Je devais rappeler un monsieur Bercy, ce que j'ai fait. Il m'a ordonné de lui remettre immédiatement le document que j'avais en ma possession sinon, lui et ses amis, des hommes très puissants, traîneraient mon agence et tous ses employés devant les tribunaux. Comme je ne savais rien de cette histoire, j'ai voulu le questionner. Il a crié : « Ne faites pas l'innocent, votre bras droit, Beaulac, a décidé d'aider la jeune Sylvette. Ce document, nous le reprendrons, Manchot, même si certaines personnes devront le payer de leur vie. » J'ai répété que je ne t'avais pas vu depuis la fin de l'après-midi. Mais il n'en croyait rien. « Vous avez décidé d'aider la Sylvette ; la preuve, c'est que tous ses vêtements sont rendus chez Beaulac. Il la cache. Mais ne craignez rien, je vais

m'occuper de lui... et de vous. À bon entendeur, salut, Manchot. Je vous rappelle. Retrouvez ce document, donnez-moi votre parole de ne pas le regarder et il y aura une forte récompense pour vous. Si vous refusez... » J'ai alors demandé : « Si je refuse ? » Il a ajouté avant de raccrocher : « Vous subirez le même sort que Beaulac s'il ne se montre pas coopératif. » Voilà, je n'en sais pas plus long. As-tu, oui ou non, des documents qui appartiennent à ce Bercy ? As-tu rencontré une dénommée Sylvette ?

– Oui, mais, je dois vous expliquer...

– Je n'ai pas le temps. Il faut que tu sortes de chez toi et au plus tôt. Il est peut-être trop tard. J'ai cru comprendre que ce Bercy avait décidé de t'éliminer. Surtout, ne va pas sortir par la porte d'en avant. Tu as un autre moyen ?

– Oui, je l'ai employé une fois. Je monte tout en haut de l'édifice où une trappe donne sur le toit. Tous les toits des édifices voisins sont du même niveau. Je peux donc m'éclipser rapidement et redescendre au coin de la rue voisine.

Le Manchot lui fixa rendez-vous dans un restaurant du même quartier.

– J’ignore si tu connais Bercy ou bien la fille, mais si tu as le document, je veux que tu me le remettes. Je le ferai parvenir à Bercy.

Michel bondit :

– Vous n’allez pas faire ça, ce serait aider des voleurs, des chevaliers d’industrie qui méritent...

Michel cessa brusquement de parler. Avec insistance, on sonnait à sa porte. Personne ne pouvait entrer dans l’édifice sans qu’un locataire appuie sur un bouton permettant à la porte d’entrée intérieure de s’ouvrir.

– Quelqu’un ! Un instant, je vais voir qui c’est.

– Non, cria le Manchot. Il ne faut pas qu’on soupçonne ta présence. Pars tout de suite et emporte le document.

Le Manchot raccrocha. Une faible lumière éclairait la pièce où se tenait Michel ; vue de l’extérieur, à peine une lueur, songea Michel qui alla jeter un coup d’œil à la fenêtre. Une voiture

noire était stationnée juste devant la porte ; un homme était au volant.

– Carabine ! J’aime pas ça.

Il mit rapidement le fameux document dans sa poche et se hâta de sortir de son appartement. Il savait fort bien que les visiteurs pouvaient facilement faire ouvrir la porte d’entrée. Il suffisait, pour eux, de sonner à n’importe quel autre appartement, de faire croire qu’il s’agissait d’une livraison, ou encore d’un colis recommandé et on ouvrait immédiatement.

Il grimpa rapidement jusqu’au dernier étage d’où il était facile d’accéder au toit. Il suffisait de pousser une petite porte. Pour permettre aux locataires de prendre des bains de soleil, une plate-forme avait été aménagée. Elle était vraiment petite : peu de personnes pouvaient y prendre place à la fois.

Marchant du côté de la ruelle, afin de ne pas être vu de la rue, Beulac se glissa de toit en toit. Rendu à la croisée de deux rues et de la ruelle, il décida de descendre le long d’une dalle qui semblait solide et de sauter sur les grosses

branches d'un arbre qui rasaient le mur.

Sans trop de difficultés, Beulac atteignit l'arbre, prit appui sur la grosse branche, glissa le long du tronc et réussit enfin à toucher le sol.

De là, il pouvait se rendre au restaurant à pied, ça lui prendrait à peine dix minutes. Comme le Manchot semblait être de mauvaise humeur, Michel ne voulait pas le faire attendre. Il se rendit au coin de la rue, dans l'espoir de héler un taxi. Malheureusement, il ne semblait pas y en avoir aux alentours.

« C'est toujours comme ça quand on en désire un. »

Soudain, il vit la grosse voiture noire qui était stationnée devant sa porte, se mettre en branle. L'auto prit rapidement de la vitesse, obliqua légèrement, fonçant vers le trottoir.

« Mais ces fous veulent me tuer ! »

Beulac prit ses jambes à son cou et s'enfonça dans la ruelle. Quelques secondes plus tard, l'automobile s'y engageait elle aussi. La voiture le rejoindrait sûrement. Or, la ruelle était un cul

de sac, se terminant par un mur de ciment. À moins d'un miracle... Beaulac sentait déjà l'automobile lui écrabouiller tous les os contre le mur, le réduisant en bouillie...

V

La victime parle

Robert Dumont était d'humeur massacrate. Tout d'abord, ses chances d'aller retrouver Pauline s'amenuisaient : il n'allait quand même pas se présenter à l'appartement de la jeune femme à deux heures du matin, tel un maniaque qui n'a faim que de sexe.

Le Manchot n'avait pas non plus révélé le fond de sa pensée à Yamata. Tout de suite, il avait deviné la vérité.

« Michel voudrait que je lui paie un salaire de président de compagnie. Il croit que je gagne des millions à l'agence. Il a rencontré cette jeune fille et a décidé de garder cette enquête pour lui et de faire du chantage avec ce document. Il en est capable s'il a un tel besoin d'argent. »

Le Manchot ignorait que Yamata voulait sa propre voiture et que le couple désirait également acheter une maison. Enfin, ils avaient passé leur lune de miel à Atlantic City où Michel avait perdu de fortes sommes au jeu. Maintenant, le grand Beaulac ne voyait pas le jour où il pourrait offrir une automobile à celle qu'il aimait.

« Le patron m'a toujours dit de ne jamais rien acheter à crédit, à moins qu'il s'agisse d'une maison ou d'autre chose du genre. Et il a raison. Quand on commence à acheter à crédit, on ne s'en sort jamais. Tout coûte plus cher, à cause des intérêts. On n'arrive plus, on emprunte pour payer des paiements en retard et jamais on ne s'en sort. »

Il avait dit à sa jeune épouse.

« Ta voiture, tu l'auras bientôt et ce sera une voiture neuve, payée comptant. Parle-moi pas d'en acheter une de seconde main, tu ne fais que t'embarrasser du trouble des autres. »

Mais voilà, l'argent pour acheter l'auto, il ne l'avait plus. Heureusement, il n'avait emporté qu'une seule carte de crédit ; il avait emprunté à

la limite du possible, avait tout perdu et maintenant, il lui fallait payer et tout de suite. C'est pourquoi il avait pensé à demander à son patron une augmentation qui lui permettrait de rembourser ses pertes, petit à petit.

Le Manchot, après avoir téléphoné à Michel, avait pris une minute pour réfléchir.

« On ne connaît pas ma voiture. Je vais passer devant chez lui. Je verrai si on le surveille. »

Le restaurant, où les deux hommes s'étaient donné rendez-vous, était situé tout près de chez Michel.

Le détective s'avança lentement. Il vit alors une grosse voiture noire démarrer. Un seul homme était à l'intérieur. L'automobile prenait de la vitesse. Brusquement, elle obliqua, fonçant vers le trottoir et c'est alors que le Manchot aperçut Michel.

L'assistant du Manchot se glissa dans la ruelle évitant d'être écrasé contre les maisons. L'automobile dut reculer de quelques pieds avant de tourner pour suivre Beaulac dans la ruelle.

Robert Dumont connaissait le quartier où demeurait Michel. Il savait que le jeune colosse était pris dans un cul-de-sac. Le détective n'hésita pas. Il sortit son revolver et à son tour, tourna dans la ruelle.

En voyant apparaître les phares d'une automobile derrière la sienne, le tueur à gages comprit qu'il était tombé dans un piège. Michel était là, devant lui. L'homme ouvrit la portière, revolver au poing. Mais il n'eut pas le temps de faire feu sur Beautac. Le Manchot était prêt, il tira le premier.

« À moins d'être à deux pas de votre adversaire, inutile de viser les jambes, vous pouvez le manquer et lui ne vous manquera pas. Même si vous le blessez, il peut encore tirer. Si vous êtes loin, et que vous poursuivez un tueur, visez son dos, plus large cible. Vous risquez de le tuer, c'est vrai. Mais si vous le manquez, c'est lui qui vous enverra faire un voyage dans l'éternité. »

Le coup de feu, tel un coup de tonnerre, résonna dans la ruelle. Michel ne comprenait plus

rien.

– Vite, monte !

Il avait reconnu la voix du Manchot. Beaulac ne se le fit pas dire deux fois. Il se pencha sur l'homme, prit le revolver et grimpa dans la voiture de son patron. Déjà, des lumières s'allumaient dans les cours environnantes.

Le Manchot recula sa voiture en vitesse. Il ne voulait pas qu'on puisse identifier l'automobile. Une fois dans la rue, il s'éloigna rapidement. Michel demanda :

– Où allons-nous ?

– Chez moi, à mon appartement.

Dumont filait le plus rapidement possible mais évitait de dépasser les limites de vitesse ou encore de brûler des feux rouges. Il ne voulait pas qu'un policier zélé le retarde et lui colle une contravention.

Près de l'appartement où habitait le Manchot, se trouvait un terrain de stationnement où il laissait souvent sa voiture. Le préposé à la perception le connaissait fort bien. Le détective

lui remit sa voiture et jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Je te l'ai laissée vers sept heures et je n'ai pas bougé de chez moi. Compris ?

– Compris, monsieur Dumont. Il fit entrer Michel dans son appartement et tout de suite lui demanda :

– Tu as le fameux document ?

Michel sortit une enveloppe de sa poche. Le Manchot l'ouvrit aussitôt en murmurant :

– Espérons que personne n'a remarqué ma voiture. Il sera difficile de faire croire aux policiers que j'ai tiré pour te sauver la vie.

– Le type n'est peut-être pas mort, fit Michel.

– Je n'ai pas eu le temps de le vérifier. Déjà, le détective s'intéressait au document de Bercy.

– C'est du joli ! S'il fallait publier ce document, plusieurs échoueraient en prison, des scandales éclateraient. Je connais le juge Saucier. Je le croyais honnête. L'avocat Gatien, ça te dit quelque chose ?

– Non, répondit le grand Beaulac.

– Lucien Joly, je connais pas. Le notaire Dumais non plus. Tiens tiens, Victor Légaré. Ce doit être l'ex-député... c'est du joli.

Michel se promenait, nerveusement, de long en large dans la pièce qui servait de bureau au Manchot.

– Je ne comprends pas comment ils ont pu entrer en communication avec vous. Qui leur a dit que...

– Ne joue pas à l'innocent et cesse de te promener comme un lion en cage. Qui est cette Sylvette que tu as voulu aider ? C'est à cause d'elle, semble-t-il, que nous sommes dans le pétrin.

Le grand Beaulac alla s'allonger dans un fauteuil situé face au bureau de son patron.

– Je ne voulais pas aider cette fille, boss. Je lui ai même dit de s'adresser directement à vous, elle n'a rien voulu entendre.

Et Michel fit le récit que le Manchot connaissait déjà, l'ayant entendu de la bouche de

Yamata.

Le détective se leva brusquement :

– Pourquoi avoir accepté de te charger de ce document ?

– Je ne voulais pas accepter mais elle a laissé la serviette de cuir dans ma voiture. Ensuite, cette folle a fait la bêtise de faire envoyer ses vêtements chez moi. Faut croire qu'elle avait trop peur qu'on la retrace.

– Où se trouve-t-elle, présentement ?

– Je l'ignore. Elle était censée me rappeler d'un motel ou d'une chambre qu'elle devait louer. Je n'ai pas eu de ses nouvelles, je suis parti trop tôt.

– Avoue donc que tu voulais te charger personnellement de cette affaire. Tu comptais faire chanter ces hommes ?

Michel protesta avec véhémence.

– Pas du tout, vous me connaissez mieux que ça. Non, je voulais vous remettre ce document.

– Bon. Et maintenant, que veux-tu que j'en

fasse ?... Si je le donne aux autorités, l'enquête traînera en longueur. Nous avons affaire à des hommes très puissants. Il y aura scandale, soit, mais même si ces chevaliers d'industrie sont condamnés, ils iront en appel, ça prendra des années avant qu'on les oblige à subir leur peine. Leur remettre le document ? C'est approuver leur geste. Par contre, je connais des journaux qui paieraient très cher pour avoir un tel papier entre leurs mains.

– Vous seriez capable de vendre ces informations ?

Le Manchot se leva. Il réfléchissait. Lentement, il alla jusqu'à la bibliothèque placée contre le mur. Sur le second rayon, il avait fait installer son système de son. Il jeta un coup d'œil à sa montre et tourna le bouton de la radio.

– Nous aurons bientôt des nouvelles.

Puis, se retournant, il répondit à la question de son assistant.

– Je n'ai pas du tout l'intention de me servir de ce document pour faire fortune. Il n'y a qu'une

seule solution.

– Laquelle ?

– Forcer ces hommes d'affaires à se dénoncer eux-mêmes. Il faudra leur faire comprendre que, s'ils se livrent, ils pourront s'en tirer à meilleur compte.

Michel se leva à son tour.

– Sacrement ! Jamais ils n'accepteront. Ils sont prêts à tuer pour mettre la main sur ce papier.

Le Manchot le corrigea :

– Bercy est prêt à tuer. Mais je me demande si les autres savent que nous possédons la preuve qu'ils sont des fraudeurs. Je vois mal Bercy leur avouer qu'il a perdu le précieux document. Il a dû se taire.

Michel allait répondre, quand le Manchot lui fit signe de se taire :

– Le bulletin d'informations. Écoute !

L'annonceur parla durant quelques secondes de la situation internationale, des conflits qui ne

finissent plus d'exister dans le monde puis, il s'attaqua aux nouvelles locales.

– Montréal. On vient tout juste d'apprendre qu'un homme a été abattu dans un quartier nord-est de la métropole. On ne connaît pas pour l'instant l'identité de la victime qui a reçu une balle dans le dos. L'homme a été transporté à l'hôpital où son état serait critique. La police croit à un règlement de compte. Selon les voisins, un seul coup de feu a été tiré ce qui indiquerait que la victime n'a même pas cherché à se défendre. Nous en saurons probablement plus long sur cette affaire lors de notre prochain bulletin d'informations. La police serait déjà sur une bonne piste et l'arrestation du ou des coupables ne saurait tarder.

Le Manchot brusquement tourna le bouton émetteur.

– Ça y est. Quelqu'un a dû te voir ou, encore, on a relevé le numéro de plaque de ma voiture.

– Impossible, il faisait trop sombre pour ça. Vous connaissez les policiers ? Ils affirment toujours qu'ils sont sur une piste.

Le Manchot n'écoutait plus son assistant. Il sortit de la pièce pour y revenir quelques instants plus tard avec un appareil photographique des plus perfectionnés.

– Je vais mettre le document sur microfilm. Ensuite, nous pourrons le détruire. Un microfilm est très facile à dissimuler.

Beulac ne put s'empêcher de sourire en regardant la main artificielle du Manchot. Dans cette prothèse des plus modernes, Robert Dumont pouvait facilement cacher un microfilm. Jamais on ne songerait à lui enlever son membre artificiel pour fouiller à l'intérieur.

En silence, Robert Dumont prit plusieurs photos du document. Il retira ensuite le film de son appareil. Il était à peine plus gros qu'une pièce d'un cent.

– Eh bien, je crois que nous allons immédiatement passer à l'action. Je connais le juge Saucier, je vais lui téléphoner. Nous verrons bien ce qu'il a à dire.

Le sergent-déetective Fournier avait accompagné le blessé à l'hôpital Maisonneuve. Les experts avaient déjà relevé les empreintes digitales de la victime et pris de nombreuses photos.

– Si c'est un règlement de compte, comme nous le pensons, notre homme doit sûrement avoir un casier judiciaire, conclut Fournier.

Un médecin sortit de la salle où on avait conduit la victime. Il fit son rapport au policier.

– La balle est passée à quelques centimètres du cœur. Il est possible qu'il puisse s'en tirer. Mais il nous faut l'opérer immédiatement.

– A-t-il repris connaissance ? demanda le sergent.

– Il n'est pas question que vous cherchiez à l'interroger, répondit sèchement le médecin.

– Écoutez, docteur, moi, j'ai une enquête à mener. Cet homme connaît peut-être son agresseur. Il ne s'agit pas d'un interrogatoire en

règle, je veux lui poser une question, une seule.

Mais le docteur insista :

– Vous perdriez votre temps. Il n’a pas vu son agresseur puisqu’il a été tiré dans le dos.

– Allons donc, cet homme était poursuivi par une voiture. Il s’est engouffré dans une ruelle sans issue. Il s’est vu pris, il est descendu croyant pouvoir prendre la fuite à pied. C’est à ce moment qu’il a été abattu. Tous les voisins affirment qu’une voiture a reculé pour quitter les lieux de la tragédie. Une seule question, docteur, une seule. Si j’attends, je ne pourrai pas l’interroger avant plusieurs heures et à ce moment, les agresseurs seront loin.

Le médecin fléchit :

– Bon, je vous laisse quelques secondes mais je demeure à vos côtés.

Ils entrèrent dans une petite salle attenante à la grande salle de l’urgence où des patients attendaient depuis des heures.

Une infirmière s’affairait près du blessé.

– La salle d’opération est libre, docteur, on le

transporte ?

– Juste une seconde !

Il se pencha au-dessus du blessé.

– Vous m’entendez ? On va vous opérer, on va vous sauver la vie. Il y a un policier qui désire vous poser une question.

Le sergent-déetective Fournier poussa le médecin du bras et se pencha sur le malade.

– Qui vous a tiré, qui ? Parlez.

L’homme remua les lèvres mais aucun son n’en sortit.

– Vous voyez bien qu’il ne peut pas vous répondre, fit le médecin en voulant mettre fin à l’interrogatoire.

Mais le sergent-déetective répéta sa question et colla son oreille sur la bouche du blessé.

– Mi... Mi che...

– Miche... Michel ?

Il fit un signe d’assentiment de la tête.

– Michel qui ?...

– Beau... Beaul... -

– Beaulieu ?

– Ça suffit, fit rudement le médecin.

– Patientez donc une seconde. Est-ce

Beaulieu ?

– Non... Beau... Beaulac.

– Michel Beaulac ?

Le blessé fit signe que oui.

– Ce nom me dit quelque chose, murmura Fournier. Comment vous appelez-vous ? Pourquoi ce Beaulac a-t-il tiré sur vous ?

À cet instant précis, deux infirmiers, appelés par le médecin parurent. Ils prirent le sergent-détective par le bras et l'éloignèrent de la table.

– Ne nous obligez pas à employer la force ou encore à porter plainte auprès de vos supérieurs, dit sèchement le médecin.

Fournier sortit rapidement de la petite salle. Deux policiers étaient en faction devant la porte.

– Le nom de Michel Beaulac, ça vous dit quelque chose ? leur demanda-t-il.

Aussitôt, l'un d'eux répondit :

– Je le connais, j'ai travaillé avec le grand Mike. Maintenant, il est l'assistant de Robert Dumont, le Manchot.

– Imbécile que je suis, murmura Fournier.

Mais oui, ça me revient. J'ai peu connu Beulac, par contre, Dumont et moi étions de bons amis.

Un des policiers, curieux, voulut en savoir plus long.

– Ces deux hommes auraient-ils quelque chose à voir avec l'agression contre le type qui est là ?

– Mais non, mais non. On conduit le blessé à la salle d'opération. Accompagnez-le. Il ne faut pas que vous le quittiez d'une semelle et oubliez les questions que je viens de vous poser.

Deux infirmiers parurent, poussant une civière. Les policiers accompagnèrent le blessé vers la salle d'opération.

Le sergent-détective Fournier réfléchissait rapidement. Membre de l'escouade des crimes contre la personne, il avait eu connaissance des

prises de bec entre son supérieur, l'inspecteur Bernier et le Manchot.

Bernier était détesté de tous ses hommes. Il avait un caractère exécrationnel à la suite de l'accident survenu à Dumont, accident qui avait nécessité l'amputation de la main gauche. Bernier avait confiné le Manchot à un simple travail de classification. Ce dernier n'avait jamais accepté cette situation. Révolté contre l'attitude intransigeante de son supérieur, il en était venu aux coups avec lui. Avant d'être remercié de ses services, Dumont avait donné sa démission et quelques semaines plus tard, il ouvrait sa propre agence d'enquêteurs privés.

L'inspecteur avait souvent croisé le fer avec le Manchot. Il n'admettait pas que ce dernier puisse parfois réussir là où la police officielle échouait. Aussi, Bernier ne manquait pas une occasion de nuire au Manchot. Il n'attendait qu'une erreur de sa part pour le forcer à abandonner son agence.

« Au moindre faux pas qu'il fera, je demanderai une enquête et on lui retirera son permis. »

Tous les membres de l'escouade des crimes contre la personne étaient au courant de la lutte silencieuse que se livraient les deux hommes. Les anciens étaient tous sympathiques au Manchot. Par contre, chez les jeunes policiers, on n'aimait pas les détectives privés et on était prêt à aider l'inspecteur.

« Faut absolument que je prévienne Dumont ! Si jamais Bernier ou un autre interroge le blessé, le Manchot, ou Beaulac, peuvent aussi bien se réveiller dans une cellule. »

Il y avait deux cabines téléphoniques près de l'entrée de la salle d'urgence. Fournier dut attendre de longues minutes. Plusieurs personnes voulaient téléphoner et s'éternisaient à raconter les malchances de ceux qui devaient séjourner à l'hôpital.

Enfin, il put s'engouffrer dans une des cabines. Il demanda au service de l'information, le numéro de téléphone de l'agence de détectives privés du Manchot.

Lorsqu'il appela, une voix féminine répondit :

– Agence Robert Dumont.

– J’aimerais parler à monsieur Dumont, mademoiselle.

– Je regrette, monsieur, les bureaux sont fermés. Si vous voulez bien rappeler demain matin, à neuf heures...

– Mademoiselle, je suis le sergent-détective Fournier de la police de la CUM. Il faut que je parle à Dumont, c’est extrêmement important. Donnez-moi un numéro où je pourrai le rejoindre.

– Je regrette infiniment, monsieur, mais je ne puis donner aucun numéro privé.

– Maudit ! Vous devez quand même pouvoir entrer en communication avec lui ?

– Peut-être.

– Je ne veux pas de peut-être, fit le policier, impatient. Appelez-le, prenez mon nom, sergent-détective Fournier de l’escouade des crimes contre la personne. Qu’il me rappelle à l’urgence de l’hôpital Maisonneuve.

– Je vais tenter de le rejoindre, mais je ne vous promets rien.

La téléphoniste pouvait téléphoner à l'appartement du Manchot ou encore tenter de communiquer avec lui par l'entremise de son « bellboy ». Elle appela tout d'abord à l'appartement du détective. Le Manchot était rarement chez lui. Aussi, elle fut fort surprise lorsqu'on lui répondit.

– Oui, allô ?

– Monsieur Dumont, ici votre service téléphonique. Le sergent-détective Fournier de la CUM veut que vous lui téléphoniez immédiatement à l'urgence de l'hôpital Maisonneuve.

– Fournier, dites-vous ?

– Oui. Ce semble très important. J'ai jugé qu'il était préférable de vous prévenir.

– Fort bien. Si quelqu'un tente encore de me rejoindre, dites que vous ignorez où je me trouve et appelez-moi sur mon « bellboy ».

– Entendu, monsieur Dumont. Le Manchot raccrocha. Il se tourna vers Michel qui était de plus en plus inquiet.

– Que se passe-t-il ?

– Quelqu'un a dû reconnaître ma voiture. Fournier, un membre de l'escouade des homicides, veut me parler.

– Vous le connaissez ?

– Évidemment.

Michel, de l'espoir dans la voix, ajouta :

– C'est peut-être pour une tout autre raison.

– Pourquoi me téléphonerait-il de l'hôpital Maisonneuve, alors ?

– Je l'ignore. Qu'allez-vous faire ?

– Communiquer avec lui, il n'y a pas d'autre solution.

À l'urgence, on appela le sergent-détective Fournier par le haut-parleur.

– Pouvez-vous mettre un bureau à ma disposition, mademoiselle ? Cet appel est confidentiel, c'est au sujet du type qu'on a tenté d'assassiner.

L'employée fit entrer le sergent-détective dans un petit bureau.

– Je vous transfère l'appel. Un instant plus tard, Fournier avait le Manchot au bout du fil.

– Comment allez-vous, Fournier ? Ma téléphoniste m'a dit que vous désiriez me parler ?

– Oui. Pouvez-vous me dire où se trouve votre assistant, Michel Beaulac ?

– Pourquoi ?

– Un homme a été abattu, tout près de chez lui. Le type, un inconnu, est sur la table d'opération. Cependant, j'ai pu l'interroger. Il m'a nommé son agresseur : Michel Beaulac.

– Quoi ? Mais voyons, vous avez dû mal comprendre.

– Non, Dumont, je lui ai fait répéter le nom. C'est-à-dire, que je l'ai répété et il m'a fait signe que j'avais bien compris. Je me souviens de Beaulac et je me rappelle également pour quelles raisons il fut suspendu de ses fonctions, dans la police.

Le Manchot évoquait le triste événement qui avait obligé Michel à offrir sa démission : Beaulac patrouillait avec un collègue.

Une nuit, s'étant lancés à la poursuite de criminels, les deux policiers s'étaient retrouvés dans une ruelle. Michel avait tiré, beaucoup trop tôt au dire des enquêteurs. Le fuyard était mort ; Beaulac avait été chanceux de s'en tirer sans condamnation mais il avait perdu son emploi. Fournier tira le Manchot de sa rêverie en déclarant :

– Je ne veux pas être méchant, Dumont, mais ça semble être une habitude pour votre assistant, de faire feu sans prévenir, de tirer dans le dos des suspects.

Robert Dumont bondit :

– Oh, un instant, Fournier. N'accusez pas Beaulac sans preuve. Si c'est vraiment lui qui a tiré, qui vous dit qu'il n'a pas voulu se défendre ? Qui vous dit qu'il ne s'était pas lancé à la poursuite d'un criminel ?

– Je veux bien vous croire, Dumont, mais dans un tel cas, pourquoi Beaulac a-t-il pris la fuite au lieu de nous prévenir ? Il s'est sauvé dans sa voiture.

– Vous l’avez fait rechercher ?

– Pas encore ! Pour l’instant, je suis le seul à avoir entendu le nom de Beaulac. Avant de lancer un avis de recherche, j’ai pensé communiquer avec vous. Je sais à quel point Bernier vous déteste. Il ne perdra pas une telle occasion de vous causer le plus de trouble possible.

Le Manchot resta un long moment sans parler. Enfin, il recouvra l’usage de la parole.

– Je vous remercie, Fournier. Je vous jure que Beaulac est innocent, il n’a pas tiré sur votre suspect. Aussi, avant d’ébruiter cette affaire, j’aimerais vous rencontrer, seul à seul.

– Je suis présentement sur l’enquête. Si Bernier apprend que nous avons pris rendez-vous...

– Le blessé est sur la table d’opération, m’avez-vous dit ?

– Oui.

– Personne ne pourra l’interroger avant plusieurs heures. Ordinairement, Fournier, je me débrouille seul, sans l’aide des autorités

officielles, mais dans ce cas, j'aurais besoin des conseils d'un vieux routier comme vous.

– Voulez-vous attendre un instant, Dumont, un de mes assistants désire me parler. Je vous reviens dans quelques secondes.

Le Manchot entendit de vagues murmures mais il ne put saisir aucun mot. Enfin, Fournier revint à l'appareil.

– Les nouvelles sont un peu plus encourageantes.

– Comment ça ?

– L'homme qui est sur la table d'opération était recherché par la police depuis plusieurs mois. Son nom est Benoît « Ben » Longson. On le soupçonne d'être un tueur à gages. On veut l'interroger au sujet de plusieurs assassinats. Si c'est Beaulac qui l'a abattu...

– Je vous ai dit que ce n'était pas lui.

– Vous semblez en savoir long sur cette affaire, Dumont.

– Il faut nous rencontrer et je vous dirai la vérité.

– Je vais tenter de me libérer, dit Fournier. Donnez-moi un numéro de téléphone où je pourrai vous rejoindre.

Le Manchot fit confiance à son ami en lui donnant le numéro de son appartement.

– J’attends de vos nouvelles.

Le Manchot détestait cette situation. Il n’était pas coupable, Michel non plus et pourtant, il lui fallait fuir la police, sinon, Bernier pourrait le faire accuser de tentative de meurtre.

– Heureusement que Fournier n’a rien dit. Il faut absolument que je le mette au courant de la situation, que je lui parle du fameux document. Il est trop tard pour que je mène seul cette enquête, conclut Dumont après avoir expliqué la situation à son assistant.

Michel murmura :

– Tout ça, c’est de ma faute. J’aurais dû envoyer promener cette Sylvette, tout simplement. Quand Bernier apprendra que c’est vous qui avez tiré sur ce Longson, il vous fera accuser de meurtre. Nous avons pris la fuite...

– Et il sera difficile de prouver que ce type était armé. Tu as pris son revolver. Une autre erreur.

Michel, tel un coupable, baissa la tête. Il cherchait un moyen pour tirer son patron d’embarras. Il fallait agir rapidement. Il voyait déjà l’inspecteur s’acharnant sur le Manchot. Il s’en tirerait probablement avec une accusation d’homicide involontaire mais sûrement qu’on lui retirerait son permis de détective privé.

« Le pire, songeait Michel, c’est que moi, je m’en sortirai probablement. Si jamais j’ouvre ma propre agence, monsieur Dumont croira que c’est un coup que j’ai monté. »

Aussi, il proposa :

– Avant de communiquer avec le sergent-détective Fournier, pourquoi n’essayez-vous pas de rejoindre le juge Saucier ? Vous dites que vous le connaissez : il était autrefois honnête, intègre. Il s’est peut-être laissé entraîner par des amis peu scrupuleux dans de louches transactions mais, s’il apprend qu’un meurtre a déjà été commis, il essaiera sans doute d’éviter le

scandale en disant tout de suite la vérité.

– Ça ne coûte rien d’essayer. Je pourrais même rencontrer le juge en présence de Fournier.

Le numéro de téléphone personnel des juges n’est pas dans l’annuaire : ces hommes publics se feraient trop souvent déranger pour rien. Heureusement, Robert Dumont avait des amis dans tous les milieux : après quelques appels, il réussit à obtenir le numéro du juge Saucier.

– Espérons qu’il n’est pas sorti, ce soir.

Il signala le numéro. Ce fut une voix d’homme qui répondit, sur un ton sec.

– Oui, qui est à l’appareil ?

– Suis-je bien à la résidence de monsieur le juge Saucier ?

– Oui.

– J’aimerais lui parler.

– Je regrette mais monsieur le juge ne peut venir à l’appareil. Il est... indisposé pour le moment. Puis-je savoir qui l’appelle ?

– Oui, mon nom est Robert Dumont, détective

privé.

– Quoi ? Robert Dumont ? Mais c'est moi, Hubert Sirois.

– Hein ?

Sirois était l'assistant de l'inspecteur Bernier. Il était lieutenant et faisait partie de l'escouade des crimes contre la personne depuis plusieurs années. Il avait toujours été très ami avec le Manchot.

– Pourquoi vouliez-vous parler au juge Saucier ?

– Je regrette, Hubert, mais c'est personnel. Que fais-tu chez le juge ? Il s'est passé quelque chose ?

– Et comment !

Et le lieutenant-détective annonça :

– Le juge Saucier s'est suicidé. Il s'est tiré une balle dans la tête.

VI

La chasse au Manchot

On imagine facilement la surprise du Manchot : estomaqué, il fut quelques secondes sans pouvoir retrouver l'usage de la parole.

– Vous êtes là, Dumont ? demanda Sirois.

– Oui, oui, la nouvelle que vous venez de m'apprendre me bouleverse. J'ai bien connu le juge Saucier. J'avais un service à lui demander. Puis-je savoir pour quelles raisons il a posé un tel geste ?

– Je l'ignore, Bob. On enquête.

Le Manchot insista :

– Il a sûrement dû se passer quelque chose ; Saucier parlait de prendre sa retraite, il a de l'argent, du moins, il en avait. Êtes-vous bien certain qu'il s'agisse d'un suicide ?

– Aucun doute là-dessus, au moment de sa mort, il était seul dans son bureau. Sa femme et lui terminaient à peine leur repas lorsque le domestique est venu lui dire qu'un monsieur Bercy désirait lui parler.

Robert Dumont se retint pour ne pas manifester sa surprise.

– Le juge est allé prendre l'appel dans son bureau. Une trentaine de minutes plus tard, madame Saucier entendit un coup de feu. Lorsque le domestique pénétra dans la pièce, Saucier était affalé dans son fauteuil, la tête appuyée contre son bureau. La mort avait été instantanée.

– Je m'excuse de t'avoir dérangé, Hubert. J'appellerai quelqu'un d'autre pour obtenir le renseignement désiré.

Sirois cria presque :

– Une seconde, Robert. Si tu sais quelque chose sur la mort de Saucier, tu ferais mieux de tout me dire. C'est un curieux hasard que tu cherches à le rejoindre ce soir, justement.

Le Manchot répliqua :

– Si je savais quelque chose sur cette affaire, je n’aurais jamais cherché à parler au juge, sois logique Hubert.

– Tu ignorais sa mort, c’est vrai. Mais tu lui téléphonais dans un but précis. Quel renseignement voulais-tu lui demander ?

– C’est à propos d’un client. Or, tu sais comme moi que je suis tenu au secret professionnel. Tout ce que je peux dire, c’est à propos d’un type qu’il a fait condamner à la prison et qui se dit innocent. Je voulais obtenir des renseignements supplémentaires. C’est aussi simple que ça.

C’était surtout très logique. Mais Robert Dumont sentit bien que son ex-collègue acceptait mal son explication.

– J’espère, Robert, que cette affaire ne te causera pas d’ennuis. Tu connais Bernier...

– Oui, oui, je sais. Encore une fois, excuse-moi de t’avoir dérangé.

Le Manchot mit fin à la conversation.

– Ça se complique ! dit Dumont après avoir mis Beaulac au courant de ce qui se passait.

Michel s'écria :

– Torrieu, boss, moi, je trouve que c'est l'inverse.

– Comment ça ?

– Il est clair que maintenant, le scandale va éclater, tôt ou tard. Faudrait communiquer avec tous les autres hommes concernés, le notaire... les autres types. Il suffit que l'un d'eux accepte de parler...

Mais le Manchot n'était pas du même avis que son assistant.

– Bercy a consulté ses adjoints, ses complices. Tous voulaient probablement récupérer le document explosif, à n'importe quel prix, mais pas Saucier. Quand le juge a appris qu'il y avait déjà eu un meurtre, que nous étions mêlés à cette affaire, il a été incapable d'accepter la solution de ses comparses et il a préféré en finir avec la vie. Bercy et les autres vont tout mettre en œuvre pour récupérer le document et ce le plus

rapidement possible.

Robert Dumont décrocha le récepteur du téléphone et composa rapidement un numéro.

– Candy, ici Robert. Écoute, toi et Yamata, quittez immédiatement ton appartement. Allez au cinéma ou ailleurs, mais partez. Ne retourne pas chez toi sans m’avoir téléphoné. Yamata ne doit pas entrer chez elle. Michel est avec moi.

Candy s’était rapidement rendu compte de la nervosité de son patron.

– Il y a du nouveau, Robert ?

– Oui et non. Des hommes sont à la recherche du document que nous possédons. Ils visiteront sans doute tous ceux qui travaillent pour moi.

Michel, en écoutant la conversation du Manchot, venait de comprendre que c’était Yamata qui avait tout conté au patron. Il devint rouge de colère. Sitôt que le Manchot eut raccroché, le grand Beaulac lança avec rage :

– C’est Yamata qui vous a tout raconté ! C’est elle, n’est-ce pas ? Je vais lui apprendre à se mêler des affaires, moi !

– Ne t’emporte pas, veux-tu ? Au lieu de blâmer Yamata, tu devrais la féliciter de prendre tes intérêts à cœur. Elle est intervenue un peu tard.

– C’est ce que vous dites ! Si elle s’était mêlée de ses affaires, vous ne seriez pas accouru à mon secours et vous n’auriez pas abattu un homme.

Le Manchot s’emporta :

– Mais triple idiot, comprends donc que je t’ai sauvé la vie !

– Je vous demande pardon. Si vous ne m’aviez pas téléphoné, mon intention était de rejoindre Bercy lui-même et de lui remettre le document.

– Et tu crois qu’il l’aurait accepté avec le sourire ? Il t’aurait cru quand tu aurais dit que tu n’y avais pas jeté un coup d’œil ?

– C’était la vérité.

– Bercy aurait accepté de reprendre le document, même si tu avais demandé un prix exorbitant. Mais en le lui apportant tu te serais fait descendre.

– Vous me prenez pour un enfant d’école.

Sacrament, me pensez-vous suffisamment imbécile pour croire que je me serais rendu seul au rendez-vous que Bercy m'aurait fixé ? J'aurais pris mes précautions...

Le Manchot prit une longue respiration. Il ne fallait pas qu'il perde son calme.

– Michel, nous discutons inutilement. Moi, j'approuve la conduite de Yamata. J'ai décidé d'intervenir et sans moi, tu aurais été tué dans la ruelle. Crois-tu que c'est par plaisir que j'ai tiré sur un homme ? C'est moi et non toi qu'on accusera peut-être de meurtre.

– Moi, je ne vous avais rien demandé !

Robert Dumont en avait assez :

– Puisque tu ne veux pas entendre raison, reprends ton document et fais à ta tête. Pars, débrouille-toi. Moi, je vais rencontrer le sergent-déTECTIVE Fournier.

Michel Beaulac hésita. Il comprit rapidement que, seul, il ne pourrait plus s'en sortir. Il était devenu un homme marqué.

– Excusez-moi, murmura-t-il. Où allons-nous

rencontrer le sergent-détective Fournier ?

– Il vaut mieux ne pas sortir d’ici. Je mettrais ma main au feu que la maison est surveillée par Bercy et sa bande. Si les policiers viennent nous rendre visite, Bercy et les hommes de son groupe auront peur. J’appelle le sergent Fournier à l’hôpital Maisonneuve.

Le détective reçut enfin une bonne nouvelle. Longson avait été opéré. Son état était toujours critique mais les médecins espéraient lui sauver la vie.

– Pouvez-vous venir chez moi, sergent ? demanda le Manchot.

– À votre bureau ?

– Non, à mon appartement.

Et il donna l’adresse.

– Bon, je serai là dans une dizaine de minutes. Je laisse deux hommes ici à l’hôpital ; on me préviendra quand Longson reprendra connaissance, mais je ne pourrai l’interroger que demain avant-midi, c’est sûr.

– Je vous attends.

Le Manchot allait raccrocher, quand Fournier ajouta :

– Une seconde, Manchot. L’inspecteur Bernier m’a téléphoné à l’hôpital. Ayant appris par la radio que, au début de la soirée, un homme avait été descendu à deux pas de l’appartement de votre assistant, il m’a demandé si par hasard, vous ne seriez pas mêlé à cette affaire.

– Qu’avez-vous répondu ?

– Que je n’avais pas encore interrogé le blessé. Mais, avant de me questionner, Bernier a causé avec un des policiers qui est de faction, ici. Je ne serais pas surpris si ce dernier lui avait parlé de Beaulac.

– Il était au courant ?

– Oui et c’est de ma faute. Quand le blessé a prononcé le nom de Michel Beaulac, je n’ai pas pensé à votre assistant et j’ai demandé à mes deux assistants si ce nom leur rappelait quelque chose. Or, l’un d’eux avait travaillé autrefois avec Beaulac. J’ai tenté ensuite de les persuader que ça n’avait rien à voir avec le blessé qu’on

allait conduire à la salle d'opération, mais je me demande s'ils m'ont cru.

– Si Bernier avait appris quelque chose, il se serait rendu immédiatement à l'hôpital. Il ne perdrait pas une telle occasion pour me mettre dans le pétrin. Je vous attends, sergent.

– À tantôt.

Le détective venait à peine de raccrocher que le téléphone sonna. C'est avec impatience que le Manchot décrocha :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Dumont, c'est encore le service téléphonique, il y a un monsieur Édouard Bercy qui veut absolument vous parler.

– Où puis-je le rejoindre ?

– Il a refusé de laisser un numéro. Il voulait que je donne le vôtre ou encore votre adresse privée. Je n'en ai rien fait. Il doit rappeler. Je lui ai promis de communiquer avec vous.

– Vous avez très bien agi. Ne donnez aucun renseignement à ce Monsieur Bercy.

Le Manchot mit Michel au courant de la situation.

– Je ne sais plus que faire, avoua-t-il.

– Si vous donnez votre adresse ou votre numéro de téléphone, Bercy ne vous appellera pas mais nous allons sûrement recevoir la visite de ses tueurs.

– Oui, c'est ce que je crois. Pour une fois,

Michel, nous allons laisser tomber une enquête et tout remettre entre les mains de la police. C'est la seule solution.

Il ordonna à son adjoint :

– Surveille la fenêtre. Je me demande si les hommes de Bercy ne sont pas déjà ici. Je reviens dans une seconde.

Michel vit son patron s'enfermer dans la salle de bain. Il se rendit à la fenêtre, jeta un coup d'œil dans la rue. Tout semblait normal. Mais on pouvait surveiller la maison d'une voiture stationnée plus loin. Le bruit de la chasse d'eau le fit se retourner. Le Manchot revint dans son bureau.

– Si vous remettez les documents à la police, allez-vous leur donner le microfilm ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je le garde, par mesure de sécurité. Si les policiers, influencés ou encore achetés par Bercy et ses comparses font disparaître les documents, je pourrais alors être accusé de tentative de meurtre ; dans ce cas, seul le microfilm me servirait à prouver mon innocence.

– Vous devriez le mettre en sécurité.

Le détective esquissa un sourire.

– Ne t'inquiète pas, je m'en suis déjà occupé.

Michel comprit que son patron avait profité de son passage dans la salle de bain pour dissimuler le microfilm dans sa prothèse.

*

Bercy décrocha le récepteur du téléphone ; il était de plus en plus nerveux. Il venait

d'apprendre le suicide du juge Saucier et un lieutenant de police lui avait téléphoné pour lui demander le sujet de la discussion qu'il avait eue avec le juge, au début de la soirée.

« Le juge et moi faisons partie de quelques conseils d'administration, j'avais des renseignements à lui demander, tout simplement. »

Depuis qu'il avait fait la connaissance des deux autostoppeuses, son existence était devenue intolérable. Il avait retrouvé la trace des inconnues, ses tueurs à gages avaient capturé Louison, l'avaient martyrisée mais elle n'avait rien dit.

« Elle aurait probablement parlé, avait rapporté un des tueurs, mais elle était sans résistance. Elle nous a claqué entre les doigts. »

Et maintenant, Michel Beaulac et le Manchot se mêlaient de cette histoire. Bercy avait consulté tous ceux qui étaient nommés dans le document. Seul le juge Saucier n'avait pas voulu donner son avis. Tous les autres étaient d'accord, il fallait récupérer le document à n'importe quel prix.

Malheureusement pour Bercy, Michel Beaulac n'était pas chez lui, il n'y avait personne aux locaux de l'agence du Manchot, le service téléphonique avait refusé de lui donner des renseignements, il ne lui restait qu'une faible lueur d'espoir.

Bercy s'était dit :

« Ben s'est fait descendre en poursuivant Beaulac. Il a été tiré dans le dos, donc, il y avait une troisième personne. D'ailleurs, Jack a vu la voiture sortir de la ruelle. Je vais lui ordonner de se rendre à l'urgence de Maisonneuve, de surveiller Ben et surtout les policiers. Ce sont probablement eux qui me mettront sur la piste du Manchot et de son assistant. »

Jack avait téléphoné un peu plus tard apprenant à Bercy qu'un policier avait téléphoné de l'hôpital et demandé que Robert Dumont le rappelle.

– J'ai attendu. Le policier a reçu un appel, mais il l'a pris dans un petit bureau. Je suis certain que c'est votre Manchot qui lui a téléphoné.

– Eh bien, ne quitte pas ce policier de l’œil et donne-moi des nouvelles.

Bercy attendait depuis un certain temps quand le téléphone sonna.

– Boss, ici Jack. Le policier en place s’appelle Fournier. Il a reçu un autre appel. J’ai entendu l’employée de l’urgence lui dire : « Un monsieur Dumont veut vous parler. » Il a encore pris l’appel dans un bureau privé. Il se prépare à partir. Je l’ai entendu prévenir les deux agents qui sont de faction. Je me lance à ses trousses ?

– Oui et rappelle-moi aussitôt que possible.

– Ben est sorti de la salle d’opération, j’ai pu interroger une infirmière. Il est sauvé.

– Faut pas qu’il parle.

– Craignez rien, Ben se ferait arracher la langue plutôt que de dire un mot.

– Téléphone-moi sitôt qu’il y aura du nouveau. À peine deux minutes plus tard, Jack rappela Bercy.

– Fournier vient tout juste de téléphoner à son épouse disant qu’il rentrera tard, qu’il doit

rencontrer un ex-collègue, Robert Dumont. Donc, il se rend chez le Manchot. Qu'est-ce que je fais ?

Bercy ne prit même pas le temps de réfléchir.

– Si ce Fournier est seul, empare-toi de lui, sitôt qu'il arrivera chez Dumont.

– Mais comment saurais-je que c'est là ?

– Il doit s'y rendre immédiatement. Tiens-le en joue et appelle-moi.

– Comment voulez-vous que je puisse vous appeler tout en tenant cet homme en joue ?

– Tu es idiot. Fournier est un détective. Il a une voiture de service et sûrement un appareil téléphonique à l'intérieur. N'hésite pas, faut pas reculer.

– J'aime pas ça, boss. S'attaquer à un policier... Je vous laisse ; Fournier vient tout juste de sortir. J'veux pas le perdre de vue.

La communication fut coupée. Aussitôt, Bercy téléphona à un de ses autres comparses, un homme de main, qui ne reculait devant rien.

– Phil, accours en vitesse. Que Raymond

t'accompagne et faites vite, je vous attends.

– Mais où ?

– Chez moi, idiot et fais vite.

*

La voiture du sergent-déetective Fournier s'arrêta devant la maison où le Manchot avait son appartement. Il descendit, alla consulter le tableau, mais le nom de Robert Dumont ne s'y trouvait pas. Fournier glissa la main dans sa poche, sortit son calepin où il avait noté l'adresse complète de son ami.

– Ne bougez pas, je suis armé, fit une voix derrière le détective.

– Quoi ?

– Du calme, sinon, je n'hésiterai aucunement à vous envoyer une balle dans la peau. Nous allons sortir, vous marcherez devant moi et vous vous dirigerez vers votre voiture. Il y a un téléphone à l'intérieur ?

– Oui, mais...

– Faites exactement ce que je vous dis, sinon...

Fournier se rendit à sa voiture. Il ne pouvait voir son agresseur qui se tenait à quelques pouces seulement derrière lui.

– Montez, ordonna l'homme. Vous allez signaler le numéro que je vais vous donner.

L'homme s'assit près de Fournier. Pour la première fois, le sergent-détective put le regarder. L'individu n'avait rien de rassurant. Grand, bâti en colosse, les cheveux coupés en brosse, les sourcils épais et en broussaille, des yeux noirs, le regard dur, un menton carré et une bouche qui semblait paralysée dans une sorte de grimace. Fournier songea tout de suite à un joueur de football ou à un lutteur professionnel, un type capable de l'écrabouiller comme s'il avait été une puce.

Le détective signala le numéro donné par l'inconnu.

– Dites que vous appelez de la part de Jack et donnez l'adresse de la maison où habite le

Manchot, la maison et le numéro de l'appartement.

Fournier entendit le récepteur se décrocher.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– J'appelle de la part de Jack. L'adresse du Manchot...

Et le sergent-détective la donna.

– Vous êtes le policier Fournier ? demanda la voix au bout du fil.

– Oui.

– Et vous téléphonez de votre voiture ?

– C'est exact.

– Eh bien, ne bougez pas de là. Tendez le récepteur au type qui est près de vous. Je veux lui transmettre mes ordres.

Fournier allongea la main et Jack perçut la voix de son patron.

– Vous êtes stationnés près de la maison ?

– Oui.

– Attendez-nous dans la voiture.

– O.K., boss.

– J’arrive.

Jack fit signe à Fournier de raccrocher. Le sergent-détective était tombé dans un piège. Mais une foule de questions se pressaient dans son esprit.

– Pourquoi cette comédie ? demanda-t-il. Que comptez-vous obtenir en me tenant en joue ? D’autres policiers arriveront avant vos compagnons. Vous serez tous arrêtés. À votre place, je m’en irais tout simplement pendant qu’il en est temps. Moi, j’attendrai vos compagnons. Vous savez que, si je porte plainte, le fait de vous être attaqué à un officier de police peut vous coûter très cher.

– T’as fini ? demanda rudement Jack.

– Mais, je veux simplement comprendre...

– Ta gueule ! J’haïs les gars qui questionnent. Alors, ferme-là. Autrement, je vais te clouer le bec d’une claque, tes dents vont en prendre un coup.

– Soyez raisonnable, l’ami !

– Hostie ! T'es sourd ?

Brusquement, Jack le frappa à la mâchoire en se servant de la crosse de son revolver. Des étoiles se mirent à danser une folle farandole devant les yeux du détective. Il appuya sa tête au dossier, ferma les yeux et reprit lentement ses esprits. Cet homme était un tueur, mais pourquoi s'était-il attaqué à lui ? Fournier ne parvenait pas à percer le mystère.

Une vingtaine de minutes plus tard, une voiture se rangea derrière celle du sergent-détective. Le conducteur éteignit, ralluma ses phares, puis les éteignit une autre fois.

– Le boss est arrivé, murmura Jack. Ne bouge pas, je te dirai quand descendre.

Bercy et deux mastodontes s'approchèrent de la voiture de Fournier. On ouvrit la portière et on le força à descendre.

Bercy, d'une voix étonnamment calme, déclara :

– Écoutez-moi, sergent. Tout se passera très bien si vous suivez nos directives. Nous ne

sommes pas des tueurs. Nous désirons avoir une explication avec Robert Dumont, le Manchot et son assistant, Michel Beaulac. On a besoin de vous comme témoin. Alors, n'allez pas nous compliquer la situation.

Ils entrèrent dans la maison.

– Vous allez sonner à l'appartement de Dumont. Il va vous répondre. Ces immeubles ont un système d'intercommunication. Vous direz qui vous êtes et il vous ouvrira. Mais je vous préviens, si vous tentez de prévenir le Manchot, vous serez le premier liquidé et vous aurez la mort de vos amis sur la conscience. Tenez-vous-le pour dit.

Fournier appuya sur le bouton.

VII

Des hommes honnêtes

Le Manchot demanda :

– Oui, qui est-ce ?

– Fournier.

– Montez !

Quelques secondes plus tard, le Manchot entendit l'ascenseur s'arrêter. Son visiteur arrivait. Le détective ouvrit la porte. Au même instant, trois hommes se ruèrent dans la pièce, revolver au poing.

– Les mains en l'air, ordonna Bercy qui surveillait étroitement Fournier. Fermez la porte, Manchot.

L'un des comparses de Bercy avait forcé Michel Beaulac à se lever et à se placer, face au mur, les bras levés.

– Vous deux également, contre le mur, ordonna Bercy à Fournier et à Dumont. Les jambes écartées.

On les fouilla, on leur enleva leurs armes.

– Jack, ne les perds pas de vue.

Le mastodonte alla s'écraser dans un fauteuil. Il tenait toujours son revolver à la main. Par contre, ses deux acolytes avaient remis leurs armes dans leurs étuis. L'un se tenait près de la fenêtre, l'autre debout, près de la porte.

– Asseyez-vous, Messieurs, dit Bercy qui, pour alléger la tension, sortit de sa poche quelques cigares et un paquet de cigarettes.

– Vous fumez, messieurs ? Nous sommes entre gentlemen et nous allons nous entendre.

Fournier fit mine de ne pas voir la main lui tendant le paquet de cigarettes et les cigares. Par contre, le Manchot prit un cigare, le regarda, le huma, puis, le remit à Bercy.

– Je suis très difficile dans le choix de mes cigares, je ne fume que ceux de première qualité. J'ai un fournisseur qui m'en fait venir

directement de La Havane.

Robert Dumont qui s'était assis, se leva et se dirigea vers son bureau.

– Ne bougez pas, fit Jack durement. Restez assis dans votre fauteuil !

– Je voulais simplement prendre un de mes cigares. Premier tiroir, à gauche, vous y trouverez une boîte, dit-il à Bercy. Vous pouvez vous en prendre un si vous le désirez.

Les deux hommes allumèrent leur cigare. On se serait cru à une réunion amicale entre hommes d'affaires.

– Une fille a été assassinée, du moins, c'est ce que croit la police. Mais nous ne voulions pas la tuer. On lui a fait subir un interrogatoire. Elle a succombé et il nous a fallu nous débarrasser du cadavre. Ce fut un incident malheureux. Par contre, vous Manchot, vous avez froidement abattu un de mes hommes qui désirait tout simplement causer avec Michel Beaulac, lui poser quelques questions.

En souriant, il ajouta :

– Un autre incident malheureux. Comptez sur nous pour le faire savoir aux autorités, il ne s’agit pas d’un meurtre.

Se tournant du côté du sergent Fournier, il lui demanda :

– Monsieur Dumont vous a-t-il parlé de... d’une méprise, d’une erreur commise par deux jeunes filles ?

Fournier avoua :

– Tout ça, c’est du chinois pour moi. Mais si un meurtre a été commis, soyez assuré que l’enquête poursuivra son cours.

Bercy se mit à rire mais on le sentait nerveux. Il prit un ton faussement rassurant.

– Il n’y a pas eu meurtre. Des hommes, très influents, dont on ne peut mettre la parole en doute, seront prêts à l’affirmer en cour.

Puis, il commença le récit de son aventure.

– Un certain soir où voulant rendre service, je me rendais à mon chalet d’été, j’ai fait monter dans ma voiture deux autostoppeuses. Je n’aurais jamais dû le faire.

– Pourquoi ?

– Ces filles m’ont frappé et se sont sauvées avec ma voiture.

Fournier demanda aussitôt :

– Vous avez porté plainte à la police ?

– Non.

– Pourquoi ?

Il mentit en affirmant :

– Je connaissais une de ces jeunes filles. Je ne voulais pas lui causer d’ennuis. Je pensais pouvoir recouvrer ma voiture facilement. Mais voilà, j’avais dans mon automobile une serviette de cuir contenant des documents d’une importance capitale.

Le Manchot lança une bouffée de fumée en direction du plafond et lança, moqueur :

– Vous avez raison, monsieur Bercy, j’ai lu le document.

– Quoi ?

– Allons, soyez calme. Continuons à discuter comme des hommes d’affaires, voulez-vous ?

Nous attendons la suite de votre récit.

– J’ai communiqué avec une des jeunes filles que mes hommes ont pu rejoindre. On l’a questionnée. La fille a eu très peur. Elle a cru qu’on en voulait à sa vie et à la grande surprise de mes associés, elle est morte, brusquement. C’est à ce moment que mes hommes ont commis une erreur... mettez-vous à leur place. Que faites-vous quand, soudain, vous vous trouvez en présence d’un cadavre et que vous risquez d’être accusé de meurtre ? Personne ne peut rattacher votre nom à celui de la fille. Du moins, c’est ce qu’ont pensé mes hommes. Alors, ils se sont débarrassés du corps.

Fournier sortit un calepin de sa poche afin de prendre quelques notes.

– Non, sergent, je vous prierais de ne rien noter. Mon témoignage n’est pas terminé. Je suis certain que vous comprendrez la situation. Je ne connais pas un homme intelligent qui refuserait de se faire un petit magot juste pour entendre raison ; vous me comprenez ? Vous permettez que je continue mon récit ?

Le sergent fit un signe de la tête. Bercy toussota pour s'éclaircir la voix :

– Si vous étiez gentil, Manchot, vous nous serviriez à boire...

– Je regrette, mais je ne sers que mes amis, répliqua sèchement le détective.

– À votre aise. Je continue donc mon récit. J'ai rejoint Sylvette, l'autre jeune fille, mais un peu tard. Elle avait communiqué avec l'agence de monsieur Dumont.

Le Manchot l'interrompt :

– Pardon, monsieur Bercy. Elle est entrée en contact avec Michel Beaulac, c'est tout.

Bercy s'écria :

– Mais Beaulac et vous, c'est la même chose. N'est-il pas votre bras droit ? Sylvette, j'ignore pour quelles raisons, vous a remis un certain document. J'étais prêt à la récompenser généreusement, mais elle a préféré se servir d'un intermédiaire. Vous avez avoué, Manchot, avoir lu le document. Moi, je croyais que c'était Michel Beaulac qui le possédait. J'ai dépêché des

hommes chez lui pour qu'on en vienne à une entente. Il y a eu un malentendu. Beaulac a cru qu'on en voulait à sa vie, il a pris la fuite, mon homme cherchait à le rattraper et c'est alors que vous êtes intervenu. Croyant votre assistant en danger, vous avez tiré. Si j'avais été à votre place, j'aurais fait la même chose. Il s'agit tout simplement d'une regrettable erreur.

Bercy se leva.

– Si vous le permettez, je vais appeler quatre hommes très honnêtes, des hommes que vous connaissez peut-être. Lucien Joly, président de deux compagnies, Victor Légaré, un politicien, le notaire Dumais qui a une étude depuis plus de trente ans à Montréal et enfin, l'avocat Jules Gatien qui est un de nos meilleurs hommes de loi. Vous ne pouvez mettre en doute la parole de tous ces gens, n'est-ce pas, sergent ?

Fournier ne répondit pas.

– Tous vont venir et vont confirmer mon récit. Vous comprenez, quand nous sommes en affaires, certains documents doivent demeurer secrets. Ils vous le diront. Après tout, ces

hommes ne sont pas des assassins. Il y a sûrement moyen de s'entendre.

Il s'était approché du bureau du Manchot.

– Vous permettez que je me serve de votre appareil ?

– Faites comme chez vous. D'ailleurs, depuis votre arrivée, vous ne vous êtes aucunement gêné. Pour un homme honnête, vous avez une curieuse attitude Bercy. Vos hommes menacent un officier de police. Vous pénétrez ici, revolver au poing et présentement, un de vos hommes nous tient en joue. N'est-ce pas bizarre ?

Bercy s'installa confortablement dans le fauteuil pivotant du Manchot.

– Soyez patients, voyons. Vous pourrez facilement éclaircir tous les mystères qui entourent l'histoire de ce document.

Le sergent Fournier soupira :

– Je l'espère, car j'y perds mon latin, moi. Vous nous assurez que c'est une affaire toute simple, que seuls des hommes très honnêtes y sont mêlés et pourtant, ils agissent comme des

criminels !...

Michel Beaulac, assis dans un coin, n'avait pas prononcé une parole depuis l'arrivée du sergent-détective Fournier, de Bercy et de ses comparses. Il se dit :

« Tout ce que ces scélérats désirent, c'est de rentrer en possession de leur document. Ensuite, ils n'hésiteront pas à nous descendre tous. Si Bercy fait venir ici ses complices, c'est qu'il a sûrement un plan. »

VIII

Un seul coupable

Victor Légaré arriva le premier. Bercy lui demanda tout de suite :

– Tu es bien venu seul ?

– Oui, comme tu l’as demandé. Nous allons enfin mettre un terme à ce fameux imbroglio ?

– Oui. Gatien était déjà chez le notaire Dumais. Lucien est entré en contact avec le détective qui s’occupe de l’enquête sur la mort du juge. Quant à Lucien Joly, il a communiqué avec quelques hommes très influents qui mènent nos policiers par le bout du nez.

Fournier jeta un coup d’œil au Manchot et murmura :

– C’est ce qu’il croit, murmura-t-il. Mais il se trompe et nous le lui prouverons bien.

Avec un sourire narquois, Bercy présenta le Manchot, le sergent et Beaulac.

– Trois messieurs qui nagent en plein mystère, qui veulent accuser tous les saints du ciel du meurtre. Heureusement, nous éclairerons bientôt leur lanterne.

Le politicien Légaré s'était arrêté devant le fauteuil de Michel. Sur une table se trouvait la caméra dont le Manchot s'était servi pour photographier le fameux document.

– Vous vous intéressez à la photographie, demanda le gros homme à Michel ? Moi aussi. Fameux, ces appareils ; grâce à eux, vous pouvez placer sur un petit bout de film, toute une pile de dossiers.

L'homme d'affaires, Lucien Joly arriva à son tour. L'avocat Gatien et le notaire Dumais ne tardèrent pas. Il y avait foule dans l'appartement qui servait de bureau au Manchot. Les derniers arrivés durent rester debout. Par contre, Bercy avait fait asseoir les trois détectives, côte à côte.

Bercy se tourna vers l'avocat Jules Gatien.

– Je vous laisse la parole, cher maître. Ces messieurs ont hâte que vous leur expliquiez tout, dans les moindres détails.

L’avocat jeta un regard circulaire, étudiant son auditoire. On aurait dit qu’il se préparait à prononcer la plus importante plaidoirie de sa carrière.

– Messieurs, commença-t-il, mon bon ami Bercy se trompe. Je ne raconterai pas tout. Je ne veux pas salir la mémoire d’hommes qui ne sont plus de ce monde. Il y a quelques années, le juge Saucier se laissait entraîner dans une affaire crapuleuse. Le juge était un bon ami du notaire Gatien, de monsieur Joly, enfin, de nous tous, ou presque. Saucier risquait la prison. Il venait tout juste d’être nommé juge. D’un commun accord, nous avons décidé de lui donner un coup de main. Nous avons couvert ses erreurs et pour expliquer la provenance de sa fortune, nous avons préparé un faux document. Tous, nous nous accusions de détournements de fonds, de pots de vin, concernant certaines attributions de contrats, enfin, des choses qui n’existaient pas mais qui

rassuraient le juge Saucier.

Le Manchot songea :

« Mais c'est une histoire abracadabrante, ça ne tient pas debout ! »

L'avocat continuait :

– Ce document a été fait en deux copies. Le notaire en a une dans son étude. L'autre avait été remise à monsieur Bercy, président d'une fausse compagnie que nous avons fondée pour la circonstance. Vous êtes sans doute au courant de la mésaventure de monsieur Bercy avec deux autostoppeuses. On lui a pris le document. Quand le juge a appris la chose, il a perdu la tête. Il est devenu comme fou.

Bercy coupa l'avocat :

– Je lui ai téléphoné à la suite de mon aventure. Il criait comme un perdu, au téléphone. Il fallait absolument que je retrouve le document. Je me suis mis en communication avec des amis qui connaissaient des hommes prêts à tout. Quand on est en affaires, on connaît toutes les classes de la société. Je vous ai relaté ce qu'ils ont fait,

l'accident malheureux survenu à la jeune fille appelée Louison. Enfin, le Manchot a blessé un des hommes que nous avons engagés pour nous aider à retrouver le document. Comptez sur nous, monsieur Dumont, vous ne serez pas inquiété. Nous témoignerons tous en votre faveur.

L'avocat put enfin reprendre la parole.

– Tous, vous avez connu le juge Saucier.

Il se tourna du côté du sergent-détective :

– Dans toute cette affaire, il n'y a qu'un coupable. Quand il s'est senti coincé, il s'est enlevé la vie. La famille Saucier souffre déjà suffisamment. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de détruire tout de suite le document compromettant.

Le notaire Dumais s'empessa de déclarer :

– Moi, je l'ai déjà fait.

– Pour la police, l'affaire est claire. Un homme a peur du scandale. Il engage des tueurs. Ces derniers commettent une bêtise. On ne peut les accuser de meurtre, du moins ce sera difficile à prouver. Je me charge de les défendre, dit

l'avocat. Je m'occuperai également de vous, monsieur Dumont et gratuitement... enfin, je veux dire qu'un petit service en attire un autre, n'est-ce pas ?

– Je ne vous suis pas très bien, murmura le Manchot.

– Bercy m'a dit que vous possédiez le document, vous ou votre assistant.

Michel n'écoutait même pas. Il surveillait Bercy qui venait de sortir un revolver de la poche de son veston ; tout de suite, il reconnut le 45 du Manchot.

« Qu'est-ce qu'il compte faire ? Carabine que j'aime pas ça ! »

L'avocat s'approcha de Robert Dumont.

– Vous me remettez le document. Vous, sergent, vous faites le rapport concernant la mort de cette jeune fille et l'homme que le Manchot a abattu. Vous entrez en communication avec votre confrère qui enquête sur la mort du juge, vous lui expliquez tout et vous tentez de minimiser le scandale. Il n'y a qu'un seul coupable, il est

décédé, alors, on tente de remuer le moins de boue possible. Mon offre est raisonnable, je crois.

À la grande surprise de Michel, le Manchot se leva.

– J’apprécie votre offre, maître. Les avocats coûtent tellement cher que vous allez m’épargner une importante somme.

Puis, fixant Michel dans les yeux, il ajouta :

– Les dépenses de l’agence sont énormes, j’ai de la difficulté à joindre les deux bouts. Alors, j’accepte votre offre.

Et il sortit le document de la poche intérieure de son veston.

– C’est bien ce que vous cherchez ?

L’avocat sauta littéralement sur les papiers et les examina rapidement.

– Vous avez lu ? demanda-t-il au détective.

– J’y ai jeté un coup d’œil. Ce fut suffisant pour comprendre que vous n’êtes qu’une bande de crapules.

Bercy s’était levé de son fauteuil, Michel le vit

prendre le coussin qui se trouvait derrière lui.

– Attention, boss ! cria le grand Beaulac.

Mais il était trop tard. Se servant du coussin pour étouffer le bruit causé par l'éclatement de la balle, Bercy venait de faire feu. Touché en pleine poitrine, le sergent-détective Fournier tomba de son fauteuil. Le Manchot rapidement se pencha sur lui. Le coup avait été mortel, on ne pouvait en douter. Si le sergent respirait encore, il n'avait plus que quelques instants à vivre. Juste à ce moment, Légaré cria :

– Mais vous êtes fou, Bercy. Vous agissez beaucoup trop rapidement.

– Comment ça ? Nous avons le document, non ?

Légaré s'empara de la caméra du Manchot.

– Vous êtes-vous demandé ce que fait ici cette caméra ? Je vais vous le dire, moi.

Le Manchot a microfilmé le document.

On imagine la surprise de toute cette bande de soi-disant honnêtes hommes.

– Fouillez-le, ordonna Bercy à ses tueurs. Il n'a sûrement pas eu le temps de cacher le microfilm, il doit être sur lui... ou sur Beaulac.

On fouilla le Manchot, des pieds à la tête, puis on fit la même chose avec Beaulac. Pendant que Jack surveillait Dumont et son assistant les autres passaient toutes les pièces de l'appartement au peigne fin.

– Inutile de chercher, fit Bercy, il va falloir les faire parler et...

Le notaire Dumais soudain s'écria :

– Mais je l'ai ! J'ai lu, dans les journaux, que Robert Dumont pouvait dissimuler des objets dans sa prothèse. C'est là que se trouve le microfilm.

Michel pâlit. Si on trouvait le microfilm, il savait ce qui se passerait. On les tuerait tous les deux, en se servant sans doute de l'arme de Fournier, puis on téléphonerait à la police.

Déjà, le Manchot était soupçonné d'avoir fait feu sur un homme. Fournier enquêtait sur cette affaire.

« On dira que Fournier est venu ici, qu'il y a eu querelle, qu'il y a eu échange de coups de feu. Enfin, si nécessaire, tous ces hommes pourront agir comme témoins. Et le patron est tombé dans le piège, comme un enfant ! »

– Enlevez votre prothèse, Manchot.

– Jamais, fit le détective. Bercy s'approcha de Michel et lui plaça son revolver contre la tempe.

– Vous voulez lui voir sauter la cervelle ? Je vous donne dix secondes, pas plus.

Le Manchot n'hésita pas. Il enleva son veston, remonta la manche de sa chemise et quelques secondes plus tard, il retirait sa prothèse.

Le notaire et Légaré se précipitèrent.

– Il y en a des choses, là-dedans. Un petit revolver miniature, des fils, un crayon... du moins, ce semble en être un... s'écria le notaire.

– C'est un micro, fit Légaré. Heureusement, il n'y a aucune enregistreuse. Autrement, il aurait pu avoir une transcription de notre conversation.

Michel resta médusé lorsque le notaire déclara, après avoir terminé son inspection :

– Le microfilm n’y est pas. Pourtant, j’aurais juré que c’était la seule et unique cachette possible. Jack se dirigea vers la salle de bain.

– Surveillez-les bien, dit-il à Bercy. Faut que j’aille changer mon poisson d’eau !

Il éclata d’un rire gras, soulignant sa farce de mauvais goût.

« C’est dans la salle de bain que le boss a caché le microfilm, maintenant, j’en suis persuadé, songea Michel. Espérons que ce mastodonte ne le trouvera pas. »

Mais Jack s’attardait dans la salle de bain. Lorsqu’il en sortit, enfin, Bercy l’apostropha :

– Qu’est-ce que tu niaisais ?

– J’ai fouillé la salle de bain. Il y a des bouteilles, des tubes dans la petite pharmacie vissée dans le mur, on aurait pu cacher le microfilm là-dedans.

– Et tu l’as trouvé ?

– Non, j’ai même regardé dans la boîte derrière la toilette, j’ai glissé ma main dans la cuvette, rien, absolument rien.

Le Manchot semblait très calme. Quant à Michel, il ne comprenait plus rien. Mais où donc se trouvait le microfilm ?

L'avocat Gatien trancha d'un ton sec :

– Nous allons tout d'abord détruire ce papier qu'on n'aurait jamais dû signer.

– Sans ce papier, fit le notaire, il y a longtemps que le juge Saucier nous aurait trahis.

Gatien déchira le document, alla déposer les morceaux de papier dans la cheminée et y mit le feu. Tout se consuma rapidement.

– Maintenant, va falloir les faire parler. Le Manchot demanda :

– Puis-je remettre ma prothèse, messieurs ?

– Toi, ta gueule, l'infirme, cria Jack, et bouge pas !

Au mot « infirme », le détective rougit. Rien ne l'enrageait autant que d'être traité d'infirme.

– Vous êtes une bande d'idiots, ragea Robert Dumont. Qu'avez-vous trouvé, ici ? Une caméra. Monsieur Légaré avait raison. Mon intention était

de photographier le document. Mais je n'ai jamais eu le temps d'installer un film et de prendre les poses. Ouvrez le tiroir de droite, de mon bureau. Vous y trouverez les films. Ils sont neufs, la boîte n'est pas ouverte. J'ai acheté ces films la semaine dernière, un paquet de six et constatez que l'emballage est intact.

– Ça ne prouve rien, fit Joly. Nous avons perdu assez de temps. Les policiers sont peut-être à la recherche du sergent-détective. On peut lancer un mandat contre le Manchot d'un instant à l'autre. Qu'est-ce que vous attendez, que la police vienne nous cueillir ?

C'est exactement ce que souhaitait Robert Dumont. Son « ami », l'inspecteur Bernier, ayant appris que le nom de Beulac était mêlé à l'agression contre Longson, n'allait sûrement pas demeurer inactif.

« Le contraire, ce serait un signe qu'il me déteste moins. Espérons que non, la vie deviendrait ennuyante. »

L'inspecteur Jules Bernier avait téléphoné de nouveau à l'urgence de l'hôpital Maisonneuve et avait appris que Fournier était parti, que Longson reposait dans la salle de réveil et que les deux policiers étaient toujours de faction.

« C'est le temps de mener ma propre enquête. Si Fournier n'a pas fait son devoir, je le ferai dégommer. Il redeviendra simple agent. »

Bernier se rendit immédiatement à l'hôpital Maisonneuve. Il alla trouver les deux policiers de faction devant la salle de réveil.

– Quand Fournier est-il parti ?

– Ça fait près d'une heure, inspecteur. Il ne reviendra que demain. Il a téléphoné à deux reprises. Je sais qu'il a appelé sa femme, donc, il doit être chez lui.

Bernier nota dans son calepin les noms des deux policiers.

– Lequel des deux m'a parlé de Michel Beaulac, tantôt, au téléphone ?

– Moi, fit le plus jeune des deux agents.

– Racontez-moi exactement ce qui s’est passé.

– Nous étions de faction devant la porte d’une petite chambre de la salle d’urgence. Un médecin est sorti et le sergent-détective Fournier a insisté pour interroger le blessé. Il n’est pas resté cinq minutes dans la chambre et c’est en sortant qu’il nous a demandé si le nom de Beulac nous rappelait quelque chose. Je lui ai dit que j’avais travaillé avec le grand Mike.

L’autre policier prit la parole.

– Moi, j’ai voulu savoir si Beulac était mêlé à cette affaire. Le sergent l’a nié et nous a même conseillé d’oublier ce qu’il venait de nous demander.

– Très intéressant, murmura Bernier. Je vous remercie, messieurs. Comptez sur moi, je ferai savoir à vos supérieurs que vous accomplissez fort bien votre tâche.

Il demanda aux autorités hospitalières qu’on mette un bureau à sa disposition. Une fois seul, il appela chez Fournier.

– Le sergent-détective est-il là ? Je suis son supérieur, l'inspecteur Bernier.

– Je regrette mais j'ignore quand il rentrera, inspecteur. Il mène présentement une enquête. Je suis surprise que vous ne soyez pas au courant.

– Je le suis, voyons. Mais il me faut parler à votre mari, le plus tôt possible. Vous a-t-il dit où il allait ?

– Non... du moins, je ne m'en souviens plus.

– Il n'aurait pas mentionné le nom de Beaulac... ou encore, celui de Robert Dumont.

La femme s'écria :

– Mais oui, ça me revient maintenant. Ce monsieur Dumont est un ex-policier, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Mon mari devait le rencontrer, il voulait causer avec lui, il avait pris rendez-vous.

– Vous savez à quel endroit ?

– Mais chez monsieur Dumont, du moins, c'est ce qu'il m'a dit.

L'inspecteur Bernier raccrocha. Un sourire satanique s'était dessiné sur ses lèvres. Il allait triompher et faire d'une pierre deux coups.

– Non seulement Dumont et Beaulac vont se retrouver derrière les barreaux, mais Fournier apprendra à ses dépens combien il en coûte de cacher la vérité à son supérieur.

Bernier reprit le récepteur et appela son bureau. L'inspecteur connaissait parfaitement l'adresse de l'appartement où logeait le Manchot.

– Ici Bernier, nous allons arrêter Robert Dumont, son assistant et un officier de police qui a décidé de les protéger. Un homme a été abattu. Il ne faut pas courir de risques. Je veux une dizaine d'hommes. On cerner la maison.

– Autant d'hommes que ça, inspecteur ?

– Oui et ne discutez pas mes ordres. Ce n'est pas tout, prévenez les journalistes : je veux qu'ils soient au courant de tout.

Il ricana :

– Dumont aime beaucoup qu'on parle de lui, dans les journaux ? Eh bien, il sera servi à

souhait.

*

Bercy, menaçant, s'avança vers le Manchot.

– Vous avez vu ce que j'ai fait du sergent-détective Fournier ? Soyez assuré que je n'hésiterai pas à vous faire subir le même sort.

– Mais non, cher monsieur Bercy. Vous avez besoin de moi comme pigeon. J'ai bien vu que vous avez abattu Fournier avec mon arme.

Bercy ricana :

– Et pourquoi l'avez-vous tué ? Parce que Fournier a tiré sur votre assistant Michel Beulac.

Il s'empara du revolver appartenant au sergent-détective.

– Assez de temps perdu, moi j'ai hâte de partir d'ici, déclara Lucien Joly.

– Nous aussi, répéta l'avocat.

Bercy fit lever Michel.

– Beaulac, c’est le temps de réciter ton acte de contrition. Si ton patron ne nous dit pas où se trouve le microfilm, tant pis pour toi.

Michel cria :

– Pas un mot patron ! Ne dites pas où vous avez caché le microfilm. De toute façon, ils nous tueront tous les deux.

Jack fonça sur lui et le frappa durement d’un coup de genou au creux de l’estomac. Michel laissa échapper un râle et se plia en deux. Il avait complètement perdu le souffle. Il n’eut pas le temps de se relever. Jack lui appliqua une solide droite qui l’atteignit à la mâchoire.

Michel tomba au tapis. Le colosse l’avait mis knock-out.

Jack s’agenouilla, releva la tête de Michel en le tenant par les cheveux et se mit à le frapper durement au visage : des gifles retentissantes qui laissaient des traces de doigt sur les joues du détective.

– Ouvre les yeux, mon tabernack et réponds aux questions.

Bercy s'adressa au Manchot :

– Jack ne connaît pas sa force. Si je le laisse agir, il massacrera votre compagnon. Beulac a avoué que vous aviez photographié le document. Où est le microfilm ?

– Cherchez-le, répondit le Manchot.

Michel venait d'ouvrir les yeux. Jack le força à se lever, le retint debout de la main gauche, puis allongeant la jambe, il le frappa durement d'un coup de pied, juste dans les parties génitales.

Michel tomba pour la seconde fois. Il se roula sur le tapis, hurlant de douleur, les deux mains cramponnées au bas du corps.

– Vaut mieux ne pas vous obstiner, Manchot. Vous aurez la mort de Beulac sur la conscience, fit l'avocat.

Joly, Dumais et Légaré ne parlaient plus. Ils assistaient impuissants, à la scène.

– Vous êtes des imbéciles ! clama le Manchot. Bercy est un assassin, j'ajouterais même qu'il est responsable de la mort du juge Saucier. Vous quatre, vous êtes des faussaires, des escrocs, mais

non des tueurs. Vous voulez donc finir vos jours derrière les barreaux ?

Dresser ces hommes les uns contre les autres était peut-être la seule chance de s'en tirer pour le Manchot et son assistant.

Juste à ce moment, le son du timbre de la porte d'entrée résonna et tout le monde se figea.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Bercy.

– Je l'ignore, mais je ne réponds pas...

Bercy répliqua immédiatement.

– Allez-y, répondez. On a probablement vu la lumière de l'extérieur. Vous direz que vous êtes occupé et ne pouvez recevoir personne.

Le Manchot appuya sur le bouton le mettant en contact avec le visiteur qui attendait dans l'entrée.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Dumont, ici Bernier, je suis avec plusieurs hommes. Ouvrez-nous.

Et avant que Bercy ou les autres aient pu faire un mouvement, le Manchot s'écria, d'une voix

tonitruante :

– Allez au diable, inspecteur !

Robert Dumont ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Il s'imaginait la figure cramoisie de son « cher » inspecteur. Bernier devait être dans tous ses états. Il allait sûrement cerner la maison.

Le Manchot ne se trompait pas. On entendit un claquement sec et une vitre vola en éclats. Un objet tomba au centre de la pièce et une fumée blanche, opaque se répandit rapidement.

L'inspecteur Bernier avait fait lancer une bombe lacrymogène.

– Personne ne sortira vivant d'ici. Parlez-leur, Manchot, dites-leur que nous vous tenons, ordonna Bercy.

Mais brusquement, l'avocat Gatien lança un ordre, en s'emparant d'un des revolvers qui se trouvaient sur la table du centre.

– Laissez tomber votre arme, Bercy !

Joly imita Gatien et menaça Jack et son complice avec le revolver qui appartenait au Manchot.

– Vous deux, ne bougez pas.

Dumais et Légaré se rangèrent du côté de leurs deux amis.

Les hommes commençaient à tousser. On avait de la difficulté à respirer et les yeux de tous pleuraient.

– Dumont, selon moi, n'a pas photographié le document, on aurait trouvé le microfilm, dit l'avocat. Même si le Manchot et son assistant témoignent, nous serons trois pour les contredire. Ils n'ont pas de preuves, c'est vous Bercy qui avez fait tuer la fille, c'est vous qui avez appris la nouvelle au juge Saucier. Vous répondrez de vos actes...

Mais l'avocat cessa de parler et se mit à tousser. Le Manchot fonça sur lui, lui enleva son revolver, puis fit signe à Joly de déposer son arme.

Michel s'était relevé. Il était fort mal en point, mais suffisamment conscient pour voir ce qui se passait. Il prit le revolver abandonné par Joly. Juste à ce moment, on frappa rudement :

– N'enfonchez pas la porte, inspecteur, réussit à crier le Manchot, je vous ouvre.

Les policiers se ruèrent dans la pièce, armés jusqu'aux dents. Robert Dumont se jeta littéralement dans les bras de son ex-supérieur.

– Je ne sais comment vous remercier, inspecteur. Sans votre intervention, Michel et moi nous y passions. Je vous en serai éternellement reconnaissant.

Bernier le repoussa en jurant à mi-voix. Les policiers avaient ouvert les fenêtres de la maison, Maintenant, l'air était respirable.

– On a assassiné le sergent-détective Fournier, fit un policier.

Joly s'écria :

– C'est Bercy qui l'a tué. Le Manchot vous le dira, il était présent. Maître Gatien, l'ex-député Légaré, le notaire Dumais et moi n'avons rien eu à voir dans ce carnage.

L'inspecteur imposa le silence :

– Puis-je enfin savoir ce qui s'est passé ?

– Si vous voulez m’écouter, inspecteur, je vais vous raconter toute l’histoire.

Le Manchot conta tout, commençant par l’aventure survenue aux deux autostoppeuses, le vol de la voiture et par le fait même, celui de la serviette de cuir.

Dumont parla d’un document excessivement important que Bercy et ses quatre amis voulaient récupérer.

– Ils ont assassiné une jeune fille pour ça. Ils en auraient tué une seconde mais Michel est intervenu à temps pour la sauver. Elle lui a remis le document. Quand je me suis rendu chez Michel pour lui parler de cette affaire, une voiture a failli l’écrabouiller dans la ruelle. Se voyant pris, le tueur est descendu, l’arme au poing. Il a voulu faire feu sur Michel, mais j’ai tiré le premier.

L’inspecteur lui coupa la parole :

– Pourquoi ne pas avoir prévenu les autorités immédiatement ? Pourquoi vous être sauvés comme des criminels ?

– À ce moment, dit le Manchot, j'ignorais presque tout de l'affaire. J'ai ramené Michel ici. Pendant ce temps, Bercy a fait suivre jusqu'ici le sergent-détective Fournier qui désirait m'interroger. Il a mis Fournier en joue et l'a forcé à monter à mon appartement, puis il a convoqué ses complices.

L'avocat s'écria :

– Nous ne sommes pas des assassins, mes amis et moi. C'est Bercy qui, dans un moment de rage, a abattu froidement le sergent-détective.

Bernier demanda alors :

– Puis-je voir ce fameux document ?

Joly, calmement, répondit :

– Bercy l'a détruit, inspecteur. Vous ne pourrez rien prouver contre nous.

– Pardon. J'ai photographié le document, dit le Manchot. Tout est sur un microfilm, mince comme une feuille de papier et à peine de la grosseur d'une pièce d'un cent.

– Et où est ce microfilm ? questionna Bernier.

– Je l’ai sur moi, répondit le Manchot à la surprise de tous.

Michel ne comprenait plus. Peut-être les hommes de Bercy avaient-ils mal fouillé à l’intérieur de la prothèse ?

– Non, Michel, répondit le Manchot qui avait deviné l’interrogation de son assistant, pas dans ma prothèse. Les journaux en ont trop parlé. C’est devenu une fort mauvaise cachette. Je sais que ce n’est pas très poli, messieurs, mais vous allez m’excuser.

Le détective porta la main à sa bouche, retira son dentier du haut, le retourna dans sa main et détacha la petite rondelle qui semblait être en mica. Il remit rapidement son dentier en place.

– Je savais que ça tiendrait solidement et que jamais on ne chercherait là.

Michel ne pouvait s’empêcher d’admirer son patron.

– Y a pas à dire, ricana Bernier, vous êtes un maniaque des prothèses.

Le Manchot tendit le microfilm au chef de

l'escouade des crimes contre la personne de la police de la CUM.

– Gardez bien ce microfilm, inspecteur. C'est la preuve que je vous ai dit l'exacte vérité, que je ne suis coupable de rien, que j'ai tiré sur un homme qui allait tuer mon assistant et qu'enfin, vous pourrez confondre ces quatre soi-disant honnêtes citoyens.

Il se tourna vers Michel.

– Comment te sens-tu ?

– Pas trop mal. C'est Yamata qui souffrira le plus. Avec le coup de pied que j'ai reçu, ce n'est pas ce soir que je remplirai mes devoirs de jeune marié.

– Tu peux conduire ta voiture ?

– Oui.

– Rends-toi chez Candy. Elle et Yamata ne sauraient tarder. Tu les rassureras et tu pourras rentrer chez toi avec ton épouse.

– Et vous ?

– L'inspecteur et ses hommes en ont pour un

bon moment ici. Il faut attendre l'arrivée des employés de la morgue, les expertises. Si je vous laisse, inspecteur, vous me promettez de bien fermer les portes de mon appartement quand vous partirez ?

Bernier rendit au Manchot la monnaie de sa pièce.

– Allez au diable !

– Pourquoi ? Seul, vous vous y ennuyez ? Je vous fais confiance. Vous savez que si jamais disparaît un document important de chez moi, je porterai plainte. Mais je ne voudrais pas faire ça à un homme qui m'a sauvé la vie.

Des journalistes arrivaient. Pendant qu'on questionnait à gauche et à droite, le Manchot prenait un malin plaisir à faire connaître le rôle joué par l'inspecteur Bernier.

– Un homme exceptionnel qui n'hésite jamais à se porter, au risque de sa vie, même, au secours d'un ex-collègue. Questionnez-le, il va tout vous conter.

Tout en parlant, le Manchot avait remis sa

prothèse en place et enfilé son veston. Il sortit de la pièce en compagnie de Michel.

– Vous venez avec moi ?

– Non.

Robert Dumont jeta un coup d’œil à sa montre.

– Il est tard, mais pas trop, elle doit encore m’attendre.

Michel le regarda curieusement :

– Mais de qui parlez-vous ?

Le Manchot esquissa un sourire :

– Tu es trop curieux. Ton métier d’enquêteur est terminé pour ce soir. Va rejoindre Yamata et Candy. Tu as sûrement besoin de repos. Nous nous reverrons au bureau, demain.

Quelques minutes plus tard, le Manchot sonnait à la porte de l’appartement de Pauline Gauvin. La jolie veuve ouvrit immédiatement.

– Je ne vous attendais plus, Robert. Vous deviez me rappeler.

– Je sais, mais j’ai été trop occupé. Cela veut-

il dire que je doive repartir ?

Pauline Gauvin referma la porte de l'appartement et se glissa dans les bras du Manchot.

– Grand fou ! murmura-t-elle d'une voix amoureuse.

Et ils échangèrent un long baiser.

Pour connaître la suite de cette idylle, pour savoir si Michel Beaulac mettra son projet à exécution d'abandonner son patron et d'ouvrir sa propre agence, suivez les prochaines aventures de Robert Dumont, « LE MANCHOT ».

Cet ouvrage est le 448^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.